

# la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

---



❏ I. JAREMA, Fleurs à la nappe rouge (Voir page 19)

**ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :**

**Thrasso Castanakis, Maurienne, Alix Condor, Amy Kher, Sarah Hilbert,  
D. Voutyras, Charles Zahar, D. Coutsoumis, etc. etc.**

P.T.  
5



TOUS LES PRODUITS

**ELIZABETH ARDEN**

VIENNENT D'ARRIVER CHEZ

**Cicurel**

*Retenez chez votre libraire*

**LA GRÈCE ÉTERNELLE**

*Numéro Spécial de*

**la semaine égyptienne.**

*paraîtra le 28 Octobre 1941 anniversaire de  
l'Entrée en guerre de la Grèce.*

Edition de Luxe P.T. **50**

Edition Simple P.T. **20**

**Premières Nouveautés d'Hiver**

AUX GRANDS MAGASINS

**S. & S. SEDNAOUI & Co. LTD.**

Riches assortiments de divers articles de production

LOCALE, ANGLAISE et AMÉRICAINE

exposés à tous les comptoirs

NOS PRIX ET NOS ARTICLES SONT LES MEILLEURS

No. 17-18

15<sup>e</sup> année

Septembre 1941

# la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100  
Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration  
69, Rue Gabalaya, Zamalek  
LE CAIRE

## L'ANNIVERSAIRE DE LA REINE FARIDA



(Photo Alban)

### SA MAJESTÉ LA REINE FARIDA

L'Egypte entière a fêté le 5 Septembre le 20<sup>e</sup> anniversaire de naissance de Sa gracieuse Souveraine à laquelle LA SEMAINE EGYPTIENNE présente l'hommage de ses respectueuses félicitations

# DE LA CONFEDERATION SUISSE A LA CONFEDERATION EUROPEENNE

Une toute petite plaine herbue, au pied de la montagne, au bord du lac. Trois hommes, une main posée sur leurs épées, l'autre levée, trois hommes «considérant la malice des temps», se prêtent serment, devant Dieu, d'assistance mutuelle «à perpétuité», avant de repartir comme ils sont venus, dans la nuit, à travers vallons et forêts.

Ce tableau est gravé au coeur de tout Suisse, qu'il appartienne aux trois cantons primitifs unis dès 1291, aux cantons soumis par la force puis émancipés, ou enfin aux derniers venus, entrés dans la Confédération sur leur demande formelle.

En effet, ce n'est pas vers la capitale fédérale que regardent les Suisses, mais vers ce lieu, modeste berceau de ce qui forme aujourd'hui cette belle réussite qu'est leur pays. C'est pourquoi ce 650ième anniversaire ne s'est pas célébré à Berné d'abord, mais en cet endroit sacré. Un feu s'y est allumé et des porteurs de flambeaux des 25 cantons en ayant approché leurs torches sont rentrés vers leurs chefs-lieux respectifs pour y animer à leur tour un feu énorme, selon l'ancienne tradition.

Trois hommes: ce chiffre trois semble le signe magique marquant la Confédération. Trois hommes, trois cantons devenus un pays formé de trois races habitant trois régions différentes (Jura, Plateau et Alpes) et entourés de trois grands voisins. On peut s'étonner de le voir si petit, maintenant sa vie, alors qu'il lui eût été facile de se désagréger pour voir ses différentes parties s'unir, par affinité linguistique par exemple, au pays voisin. Diverses causes ont toujours empêché jusqu'ici cette fusion. D'abord cette volonté sans défaillance de rester fidèle à l'alliance jurée; ensuite, là où la langue eût pu attirer et engager un rapprochement, il y a toujours eu une différence de religion ou de régime politique qui maintenait éloignés les Suisses: sans les empêcher de participer aux mouvements économiques, scientifiques ou littéraires de leurs voisins, comme les trois grandes rivières, le Rhône, le Rhin et le Tessin partis du centre historique de la Confédération et géographique de l'Europe, pour porter leurs eaux à travers les pays limitrophes, jusqu'aux mers lointaines d'où reviennent par chalands, les produits les plus variés. Il y a donc un échange actif et continu entre la Suisse et ses voisins, et à travers eux, les autres régions du globe. Sans accès direct à la mer, la Suisse vit, mais son existence pose une série de problèmes difficiles à résoudre parfois.

Reprenons les trois emblèmes des cantons primitifs, emblèmes qui semblent avoir étendu leur protection à toute la Suisse pendant 650 ans.

Le premier, le Taureau d'Uri, justifie aux yeux des étrangers la réputation qu'a la Suisse d'être un pays d'élevage... «Le Suisse trait sa vache et vit en paix!» Il représente la force qui sur tous les champs de bataille de l'Europe a donné sa réputation au nom suisse. Il rappelle par l'anneau rouge traversant son naseau, que la force domptée est la plus belle réussite de l'homme.

Le deuxième, image de la Croix de bois chrétienne, le drapeau de Schwytz rouge à croix blanche est devenu l'emblème du pays tout entier. Ses couleurs interverties ont donné la Croix-Rouge flottant dans «le monde entier», portant le réconfort aux malheureux. Titre de gloire et de noblesse combien plus grand que celui conféré par les armes.

Le troisième, les clefs d'Unterwald, sont comme ces clefs qu'on laisse en certaines régions sous une pierre, devant le chalet, pour que les touristes puissent y loger «ad libitum» à la condition tacite de main-

tenir la provision de bois. Clefs de l'hospitalité helvétique qui sut toujours ouvrir ses portes aux victimes des troubles, clefs du problème que pose l'organisation de l'Europe.

Le miracle suisse, comme on l'a appelé (miracle pour ceux qui ignorent que la Suisse est un organisme vivant, sans cesse en mouvement, qui a subi toutes sortes de transformations avant d'arriver au stade actuel qui n'est pas même vieux de 100 ans), le miracle suisse n'a pas été sans frapper ceux qui depuis des années cherchent un moyen de réorganiser l'Europe. Il est certain qu'il y aurait profit à tirer de l'exemple suisse et de sa magnifique leçon de tolérance. Il n'y a ni une nation, ni une race, ni une langue, ni une religion suisses, mais trois (voire 4 ou même 5, très faibles mais respectées aussi) ou chacune a le droit de dire son mot, a le droit à la vie que lui donne une législation souple et intelligente. L'Europe de demain peut et DOIT devenir la patrie des trois grandes races nordique, slave et latine qui se partagent le continent. Aux légistes à travailler DES AUJOURD'HUI la question. Déjà des auteurs de pays les plus divers songent à la Confédération Européenne ébauchée sous la feue S.D.N. et pratiquée en Suisse. Ce n'est pas le lieu de nous étendre sur ce sujet extrêmement intéressant qui soulève à lui seul une foule de problèmes économiques, nationaux, sociaux, religieux, politiques et diplomatiques. Ce qui importe, c'est d'imprimer au coeur et dans les esprits de tous, cette idée de la Confédération Européenne, d'en faire une aspiration égale à celle que tous ont pour la paix.

J. M.



## LA TRISTESSE DES ASTRES

*Guerriers vêtus de bronze et casqués de vermeil,  
Groupés en rangs serrés au fond de la nuit noire,  
Les Astres accroupis sur leur trône d'ivoire  
Dans le ciel obscurci semblent tenir conseil.*

*Ils songent tristement au lumineux réveil,  
Au jour qui va briller en longs reflets de gloire.  
Une rancune amère assombrit leur victoire  
Et sourdement s'exhale en blasphème au soleil.*

*Phoebé l'insouciant est là, prêtant l'oreille.  
Son doux regard voilé jusqu'au matin surveille  
L'espace vide où plane une odeur d'encensoir.*

*Mais l'innocente enfant rit de leur désespoir  
Et berce en se jouant dans les brises du soir  
Le hamac indolent où la terre sommeille.*

Alix CONDOR

**Grèce - Afrique du Sud**

## S.E. M. THÉO. NICOLOUDIS, MINISTRE DE GRÈCE A PRÉTORIA PRÉSENTE SES LETTRES DE CRÉANCE

*Le 2 septembre à 11 h. du matin S.E. Monsieur Th. Nicoloudis, Ministre de Grèce auprès du Gouvernement Sud-Africain présenta ses lettres de créance au Gouverneur Général Sir Patrick Duncan en sa qualité de représentant de S.M. le Roi d'Angleterre et des Dominions avec le cérémonial d'usage.*

*Un détachement des forces armées Sud-Africaines rendit les honneurs à l'entrée et à la sortie du Palais de Pretoria.*

*Les discours échangés, que nous reproduisons ci-après, ont été empreints de la plus grande cordialité et augurent des relations sincères et amicales entre les deux peuples.*

*M. Nicoloudis adressa l'allocution suivante à Sir Patrick Duncan.*

Excellence,

J'ai l'honneur de remettre à Votre Excellence les lettres de Créance par lesquelles S.M. le Roi, mon Auguste Souverain m'a accrédité Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire auprès du Souverain de l'Afrique du Sud, S.M. le Roi George VI.

Le moment où, après une longue vie publique dans ma Patrie, j'entreprends mes nouvelles fonctions, est tellement grave, tant pour la Grèce que pour le monde entier, que je ressens pleinement toute la signification de ma mission et je suis fier d'avoir été nommé par le Gouvernement Royal comme premier Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Grèce dans ce beau pays dont le noble peuple forge avec une admirable évolution sa civilisation et au sein duquel tant d'enfants de la race grecque vivent heureux par leur labeur.

La création en temps de guerre, de cette nouvelle Légation Hellénique démontre non seulement le désir de mon Gouvernement de renforcer les relations cordiales existant entre la Grèce et l'Union Sud-Africaine, et de prouver l'importance attribuée par S.M. le Roi des Hellènes et son Gouvernement à la précieuse contribution de l'Union Sud-Africaine à la grande lutte pour la liberté, que mène si dignement l'Empire Britannique — toujours champion de nobles causes — mais aussi combien les Hellènes sont touchés par l'hospitalité dont ils furent l'objet dans ce pays, en ces heures tragiques de l'histoire hellénique, de la part de Votre Excellence, du Gouvernement Sud-Africain et du peuple Sud-Africain.

Mon Gouvernement m'a chargé de déployer tous mes efforts pour une mutuelle compréhension entre nos deux peuples et pour une plus étroite collaboration dans tous les domaines dont ils pourraient tirer du profit. Nos deux pays mènent en ce moment une lutte commune contre un ennemi cruel qui vise à la servitude de l'humanité. Tant la Grèce que l'Union Sud-Africaine mettent à la disposi-



S.E. M. THÉO. NICOLOUDIS  
Envoyé Extraordinaire et Ministre  
Plénipotentiaire

tion de cette lutte toutes leurs forces matérielles et morales. Si la Grèce a fléchi par suite de l'agression dans le dos des légions hitlériennes, après avoir vaincu pendant six mois, les armées italiennes, elle n'a pas été domptée moralement et n'a pas cessé d'exister parce que la Grèce est une Idée qui vivra toujours et éclairera les chemins de l'humanité. La Grèce a perdu temporairement son territoire mais pas son âme. Et le front grec continue à exister, tant à l'intérieur du pays, où le peuple oppose aux envahisseurs, la plus fière des résistances, qu'à l'extérieur où, avec les forces navales, aériennes et militaires qui nous restent, nous continuons la lutte. La Grèce croit à la Victoire de la Liberté et sait qu'avec l'aide des généreux peuples de la Confédération Britannique et de ses alliés, elle sortira de cette dure épreuve, libre et plus puissante.

De cette grande cause dont je suis aussi le simple soldat qui espère sur le sympathique appui de Votre Excel-

lence et du Gouvernement Sud-Africain, afin de mener à bonne fin ma mission au sein de l'Union Sud-Africaine, pour la prospérité des peuples de laquelle, permettez-moi, Excellence, d'exprimer mes vœux les plus sincères.

*Sir Patrick Duncan répondit en ces termes à M. Nicoloudis:*

«Je désire, comme représentant de Sa Majesté au sein de l'Union Sud-Africaine et parlant au nom du Gouvernement et du peuple de l'Afrique du Sud, vous exprimer mes chaleureux vœux de bienvenue à l'occasion de votre nomination comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Grèce.

Je suis heureux de vous accueillir comme le premier représentant des hautes fonctions qui vous furent confiées et vous assurer que votre mission sera l'objet du plus vif encouragement et sera entourée, d'esprit de collaboration dans l'Union où, comme vous venez de le dire, tant d'enfants de race hellénique, travaillent avec succès et vivent heureux.

La triste épreuve que traverse aujourd'hui votre pays a touché une corde de profonde sympathie auprès du peuple de ce pays-ci et la façon héroïque par laquelle elle affronte son malheur, a provoqué l'admiration enthousiaste de tout l'univers. Il n'est pas de preuve plus évidente de mes sentiments que l'excellent accueil spontané réservé à votre Auguste Souverain, Georges II et aux membres de Votre Famille Royale que nous avons eu le privilège d'avoir parmi nous.

Je partage votre foi inébranlable en ce qui concerne l'heureuse issue de la lutte actuelle, avec l'espoir justifié que le temps est proche où nos vœux seront réalisés. Je suis heureux parce que votre arrivée inaugure une mission par laquelle seront cimentées les relations entre nos deux pays.

Ayant tout ceci en vue, je vous assure de nouveau, Monsieur Nicoloudis, de l'entier appui, tant de ma part que de celle de mon Gouvernement pour l'évolution et le développement de ces relations amicales.

# DU BONHEUR



A peine le petit être humain est-il entré dans sa première semaine d'existence qu'un beau matin le médecin arrive avec une aiguille et des ampoules, pince la cuisse de l'enfant, si c'est une fille, et le bras si c'est un garçon, et le voilà vacciné contre la variole. Plus tard, s'il a du blanc dans la gorge, on le vaccinera contre la diphtérie. Soldat, on le piquera contre la typhoïde. A tout âge de la vie, il faut que nous soyons piqués. Et certes, on conviendra sans difficultés que ces précautions sont louables: la peste, la rage, le typhus et le panaris sont des maladies terribles et contre lesquelles on ne saurait trop se prémunir. Mais il en est une plus redoutable encore, devant laquelle l'Institut Pasteur est impuissant, et qui fait à elle seule plus de ravage que ces quatre fléaux réunis. Je veux parler de l'espérance.

C'est parce qu'on espère que l'on souffre. Avant Schopenhauer, Vigny l'avait dit. C'est une observation qui est vieille comme le monde, je n'ai eu que la peine de la faire à mon tour, mais je m'en serais bien passée. Au lieu de vivre au présent de l'indicatif, on ne vit qu'au futur, ce qui est le meilleur moyen de ne vivre qu'à l'imparfait.

Aussi, c'est la faute de nos parents et de nos maîtres! Si au lieu de nous parler à tout propos de gloire, d'amour et de bonheur, ils avaient soin d'effacer bien proprement ces trois mots de nos livres, de nos dictionnaires et de nos cahiers d'écriture, nous serions semblables à des dieux.

Passe encore pour les deux premiers, *Amour et Gloire*. Ces deux mots ne sont pas absolument vides de sens: il peut arriver que le nom d'un homme passe les frontières de son pays; c'est alors qu'il est mort ou qu'il a quatre vingt neuf ans, mais il suffit, la *Gloire* existe. Il n'est pas impossible non plus que deux êtres s'aiment: évidemment il faut pour cela qu'il y ait entre-eux une barrière infranchissable et qu'ils ne puissent pas vivre ensemble; mais n'importe, la réalité de l'amour ne peut être niée Tandis que le bonheur...

Dites-moi donc, amis, amis, qu'est ce que c'est que le bonheur, dont tout le monde parle sans jamais donner son signalement? Vous me ferez remarquer que moi-même j'ai toujours ce mot à la bouche. Oui, mais c'est pure tactique *«tant l'on crie Noël, qu'il vient»* disait Villon. Je l'attends:

Le bonheur, est-ce un animal inconnu... un merle bleu... un cheval volant? Est-ce un jardin ou bien une fontaine? Est-ce un pays inexploré... une Atlantide? Est-ce une plante... la mandragore qui chante? Est-ce un breuvage... eau de Léthé... nectar ou porto flip? Est-ce un homme... est-ce une femme? Est-ce le grand serpent de mer?

Mais j'y suis! Peut-être est-ce un gaz, plus riche que l'air et qui plus largement dilate les poumons? Ou bien une étoile, celle que les rois mages suivent à la course dans le désert, que les Américains cherchent

au music-hall, et les astrologues au fond des puits. Ou qui sait, est-ce une maladie, dont le bacille n'aurait pas encore pu être isolé... une diathèse particulière et très rare, comme celle qui donne à l'huître le pouvoir de créer la perle.

Le bonheur, est-il dans la fièvre, ou dans le repos? Bien souvent, je me répète pour me caléchiser moi-même, que le bonheur, c'est l'art de goûter l'instant. Mais goûter l'instant, cela suppose une sérénité bien parfaite. On ne prend plaisir à grignoter des bonbons que lorsque l'on n'a pas faim. Et j'ai grand peur que toute cette théorie des petits bonheurs ne revienne tout bonnement à dire ceci, que pour être heureux, il faut être heureux. C'est peut-être après tout la clé de notre énigme: le bonheur est comme l'hirondelle, pour l'attraper, il faut lui mettre du sel sur la queue.

Maurienne

---

## HÉJAB (\*)

*Par la ville d'antan, j'ai marché tout le jour ;  
Ruelles aux balcons qui se rejoignent presque  
Où le soleil, pourtant éblouissant et lourd,  
Ne dessine à midi que de timides fresques ;  
Je croisai chaque fois des fantômes errants,  
Vêtus tous, selon quelque hallucinante norme,  
D'un linceul noir des pieds aux cheveux les murant,  
Et qui semblaient porter leur propre deuil informe.*

*Par la ville d'antan qu'enveloppait la nuit,  
D'un écrin de fraîcheur, j'ai marché sans relâche.  
Sur les ventaux usés où la main de fer luit,  
— Marteau magique—un lumignon jette des taches.  
Je croisai chaque fois des fantômes errants,  
Vêtus tous selon quelque hallucinante norme  
D'un linceul noir, des pieds aux cheveux les murant,  
Et qui semblaient porter leur propre deuil informe.*

*«Chaque fantôme est une femme» ils me l'ont dit  
Ces hommes au regard tranchant comme une lame ;  
Par la ville d'antan où demeure interdit,  
L'effort vers la lumière et des yeux et des âmes.*

AMY KHER

(\*) Triple voile noir dont les femmes se couvrent le visage.

Conte neo-grec

# LE LAC ENCHANTE

Dans cette contrée, se trouvait un lac enchanté; ne l'avez-vous pas entendu dire? Un lac aux eaux douces, mais lourdes comme du plomb! Il y avait sur ses bords de grands arbres, qui inclinaient leurs cimes sur ses eaux, comme s'ils étaient endormis, frappés de magie. Et ne l'étaient-ils pas vraiment? Cet endroit était rempli de fleurs et d'autres plantes. Beaucoup d'entre elles, plongées dans l'eau, semblaient aspirer l'eau sans cesse avec leur tête penchée... Ce lac était très beau, mais il était enchanté! Personne ne fréquentait ses rives, car il s'y trouvait des Néréïdes! Ses eaux étaient silencieuses, comme si la Néréïde Silence se fut trouvée là, ou qu'elle eut bu de l'eau au passage!

Les oiseaux n'y séjournaient jamais et jamais ils ne buvaient de ses eaux. Les oiseaux de proie, eux-mêmes, quand il leur arrivait de s'en approcher, s'enfuyaient rapidement à tire d'aile! Le Lac était enchanté, mais s'il paraissait mort, il renfermait cependant dans ses eaux d'étranges créatures.

Guiorgos Phoulis, un vaillant garçon, vint en ces lieux, et il était seul à ne pas ajouter foi à ces croyances.

— Dans mon pays, on raconte aussi de pareilles histoires, mais j'ai eu beau surveiller, je n'ai rien vu! J'irai voir ici aussi!

Un vieux, courbé par les ans, lui répondit:

— Crois donc et n'y va pas, pour ne pas avoir à t'en repentir.

— Mon pays donne le jour à de vaillants garçons, qui ne se repentent jamais de ce qu'ils font!

Il faisait nuit et il se dirigea vers le lac enchanté. Le ciel était couvert de nuages, mais en de nombreux endroits, il brillait pur et magnifique. Les nuages couraient comme de noirs fantômes, ils couraient comme s'ils jouaient à se poursuivre.

Quand il arriva au Lac enchanté, le soleil frappait sur les cimes penchées des arbres. Le Lac étincillait. Ses eaux se tenaient immobiles, comme des eaux mortes et une vapeur sortait d'en bas, de ses profondeurs, comme si une chaudière mystérieuse était en train de bouillir!

Guiorgos Phoulis remarqua qu'aux alentours il n'y avait pas de vent, qu'il avait cessé de souffler, et qu'en marchant, il pénétrait dans un air tiède et humide!... Il commença à ne plus pouvoir respirer et à se sentir la tête lourde. Comme si les vieux avaient eu raison! Mais les vaillants garçons de son pays ne se repentent jamais de ce qu'il font!

Phoulis s'approcha du Lac enchanté. Une pierre roula sous ses pieds et tomba dans le Lac. Elle s'y enfonça. Mais comme elle disparaît lentement dans ses eaux!

Il regarda aux alentours. Rien ne remuait, tout était tellement tranquille que le coeur était saisi de crainte.

Non, Phoulis n'avait pas peur! Les vaillants garçons...

Son regard s'abaissa sur les eaux. Il vit s'y reflé-

ter ses longues moustaches, son visage, ce qui lui donna du courage. Tout à coup, il fut pris de frayeur. En bas dans l'eau, au lieu de voir sa figure, il vit à la même place une figure étrangère qui le regardait... Il voulut se retirer, mais il ne put y parvenir, la figure qui le regardait du fond de l'eau, l'empêchait de partir! Et c'était une figure très douce avec des yeux candides...

On entendit alors un rire qui sortait de l'eau, qui s'envolait des roseaux, des arbres penchés sur l'eau, des fleurs plongées dans le Lac. Tous riaient ensemble et s'agitaient comme si le vent s'était levé subitement! Et lui cependant ne bougeait pas et restait penché au dessus de l'eau, regardant de tous ses yeux!...

Le lendemain, Phoulis n'avait pas reparu dans le pays. Qu'était devenu Phoulis? Toute la contrée se le demandait. Phoulis n'a pas reparu.

Le Lac enchanté, les Néréïdes avaient dû le saisir et le noyer. Les vieux l'avaient bien dit!

Phoulis avait disparu!

DEMOSTHÈNE VOUTYRA

(Trad. du néo-grec)



## FIÈVRE

à mon ami Eddy Blattner

*Une pensée qui vient,  
une pensée qui va,  
c'est ton pouls qui bat  
au rythme de ton destin,  
Crois-moi, naïf enfant,  
sublime et décevant,  
c'est ton sang  
qui fait siens  
les faux chemins  
futurs et anciens  
de ce mal antique,  
funeste et souverain;  
c'est toi ce fleuve  
faible et puissant  
qui roule de ton coeur  
à tes reins;  
et c'est toi Tout,  
toi Rien,  
qui cherches,  
comme un fou,  
le sein  
plein de venin  
d'un Monde  
profond et vain.*

A. KHEDRY

*Nouvelle néo-grecque*

# LA MÈRE

par **Thrasse Castanakis**

— Qu'est-ce que tu veux, ma vieille Maritza, je suis comme ça, moi, j'aime bien rire; mon mari, lui, c'est le jardin, le petit et sa femme; sa femme d'abord, bien sûr!... il n'aime pas me voir malade ou ennuyée, et, quand je dis quelque chose, c'est plus pour lui que parole d'Évangile! Panayota soupira, mais, sans rire, cette fois. Elle aurait voulu surprendre le regard de Maritza, sa femme de ménage, pour savoir ce que pensait celle-ci de sa confiance quotidienne. L'autre, devant la porte ouverte sur le jardin, lavait la vaisselle de ses mains maigres et agiles; sa tête penchée ne laissait voir qu'une mèche blanche émergeant des tresses enroulées; ce que cherchait Panayota, c'étaient les yeux à la flamme maligne et au cerne livide, comme ceux des jeunes filles, c'étaient les lèvres incolores, sans cesse amincies par l'âge, les privations et les chagrins ces lèvres qui l'avaient si fort impressionnée, au début.

— Tu as de beaux cheveux, sais-tu, Maritza, et, avec ça, des mains de princesse; c'est pourtant pas faute de fourbir toute la journée.

« Mais, madame, c'est que, nous autres, nous étions des gens bien dans le temps; maintenant c'est passé. » Elle continua d'astiquer.

« Mais, madame... mais madame..., murmurait Panayota. Elle s'amusait de ces répliques: Maritza connaissait vraiment les manières et savait parler aux patrons. Sans aucun doute elle avait dû servir chez les riches, quand elle était restée jadis si longtemps à la ville; peut-être même dans le très grand monde. « C'est que, nous autres, nous étions des gens bien, dans le temps. » Oh! elle ne sortait pas de n'importe où, mais on ne savait au juste; quelle étrange destinée l'avait fait échouer là, avec ce fils?

Panayota reprit:

— Moi, je suis toujours prête à rire; si j'ai des fois la langue trop longue, il ne faut pas prendre ça de travers. C'est sans malice; qu'est-ce que tu veux, il faut bien dire quelque chose. Mon mari? il est toujours dans ses affaires; il a beau être jeune, il ne rit jamais. Et si tu crois qu'il parle de ce qu'il fait? Pas de danger. Quand il rentre, il se précipite pour m'embrasser, ah! pour ça... il ôte sa veste, et, au jardin... Il mange, il boit, il retourne au jardin, il va boire encore; et après, au lit. Ah! pour ça! c'est un gaillard!

— C'est un homme qui sait se conduire.

— Là-bas, à la ville, il a suivi l'école pendant quatre ans, et puis il a passé encore six ans chez son oncle, le député. C'est pas pour le vanter, mais c'est un garçon de bonne famille. Qu'est-ce qu'on ne m'a pas raconté chez lui quand il a voulu m'épouser! Mais rien à faire. Il s'en fichait pas mal. Après, ils ont tous fait leur bouche en cœur, mais avec moi ça n'a pas pris... Je n'ai pas été les voir une seule fois! Tandis qu'eux, ils se sont tout de même fendus pour venir jusqu'ici, et la tante aussi, la tante qui avait de ces dentelles, et

de la poudre jusque dans les cheveux... une vraie cocotte... Si tu l'avais vue! Je ne suis pas comme ces gens-là, moi, ah! non, par exemple! C'est bien pour ça qu'il a été emballé par moi, mon homme. Mais si tu avais vu la tante, Maritza! Ce n'est rien d'en parler. L'éclat de son rire jaillit comme une fusée et s'égrena en masses sonores qui rebondirent par-dessus la palissade, glissèrent le long de la côte, coupèrent champs et sentiers, pour atteindre l'église Saint-Démètre, et venir encore à la fenêtre d'un café, à l'entrée du village juché sur le coteau voisin.

Au même moment, un coq lança d'une ferme un cri qui monta plus haut que les cyprès du cimetière. Panayota reprit:

« Tu entends les coqs ils savent bien que c'est moi qui ris et ils m'aiment. Pour ça tout le monde m'aime ici. Mon mari aussi, on l'aime bien, mais ce n'est pas pareil. »

Elle attendait une réponse de Maritza. Rien. La femme ne levait même pas la tête et elle agitait ses mains sans cesse comme si, dans cette chaleur de cuisine, elle n'avait de force que pour sa besogne. Tout en elle donnait à croire qu'elle avait dû vivre dans des milieux bien différents, avec d'autres préoccupations.

Panayota se froissa. Elle passa ses mains moites sur la batiste de sa robe, écouta si le petit Kosta qui jouait à côté ne pleurait pas et se souleva sur les coussins où elle était pour s'agenouiller. Soudain, ne sachant pourquoi, dans le décor parfumé des rosiers, elle éprouvait comme une gêne et avait envie de taquiner Maritza jusqu'à lui faire enfin lever la tête.

Le jardin était plein d'arbres verdoyants qui aspiraient des effluves de solitude parmi les jeux de lumière dans les branches, tandis que les ombres s'alignaient pesantes. Le silence perlait comme des gouttes de rosée sur la rudesse des troncs, et les masses des feuillages allaient se perdre dans la douceur lointaine de l'azur. Les vignes mûrissaient, repues, exhalant une odeur de sol surchauffé. De temps à autre, une petite brise montait de la mer; mais les figues, gonflées de suc à éclater, n'avaient même pas le courage de tomber et attendaient l'isolement de la nuit pour faire entendre par leur chute comme un faible souffle de vie.

— Et ton fils, Maritza... il ne peut donc pas t'aider?... Au lieu de te laisser t'esquiver à faire des ménages...

— Mon fils? Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse?

— C'est vrai, le malheureux; qu'est-ce qu'il pourrait bien faire, dans l'état où il est?...

— Je me le demande. A Mytilène on l'appelait: Nicolo le tortillard... Ici, c'est la même chose... Ah! ils savent bien ce qu'ils font les gens, quand ils vous colent des noms comme ça... ça vous reste pour la vie, allez... Le tortillard!

— C'est pire que s'il avait été blessé, Maritza, parce qu'un blessé peut encore s'occuper, mais lui...

Comment pourrait-il travailler?

Elle aurait voulu continuer, mais Maritza lui coupa la parole et, toujours courbée sur sa tâche, elle débita d'un trait tout ce qu'elle avait à dire:

— ...Avec sa tête de citrouille et sa bosse, on voit que le diable lui a jeté un sort... Qui est-ce qui voudrait de lui?... Et les moqueries... Ce n'est pas rien! Avec ça, il n'est pas bête; il comprend, vous savez, il comprend... Le soir, chez nous, quand nous sommes à table tous les deux et que la porte est fermée... le pauvre petit, il fait tout ce qu'il peut pour m'aider. C'est lui qui s'occupe du poulailler. Nous avons mis cette année deux poules à couvrir, deux énormes bêtes, grosses comme ça! Les coqs viennent rôder autour mais mon Nicolo est là, avec une pioche, et gare à eux! Pas plus tard qu'hier, il a manqué en tuer un...

Après un temps, elle reprit:

« Mais oui, madame, il a failli le tuer d'un seul coup. C'est qu'il a les mains solides, quand il s'y met! »

Enfin, elle leva la tête; l'orgueil se lisait dans ses yeux. Les lèvres s'entr'ouvraient, effilées et malignes. Panayota les fixa; elle se sentit prise d'un frisson, et le rire prêt à éclater ne put sortir de sa gorge.

Maritza acheva l'ouvrage, mit du pétrole dans les lampes et partit.

Dans les arbres où les oiseaux gazouillaient, le vent soufflait plus frais.

Panayota rentra dans la salle à manger, se regarda dans la glace, fit un pas en arrière pour arranger ses cheveux, ouvrit un peu son décolleté et tira d'un écrin le collier qu'un cousin de son mari lui avait envoyé de Californie. Elle ne connaissait pas ce cousin, pas même en photographie, et son mari n'en parlait jamais. Jamais de lettres. Était-il marié, célibataire? Là-bas, si loin, on ne devait pas être comme ici: des femmes, de la musique, des danses. C'était l'Amérique. En tout cas, Maritza n'était pas allée aussi loin. Comment étaient les maisons, là-bas? On dit que le soleil n'est pas le même que dans nos contrées. Les chambres à coucher, les grandes fenêtres de Californie!

Elle ajusta le collier de son mieux, sortit en franchissant les laitues que son mari avait plantées le dimanche d'avant, et se dirigea vers la palissade qui, en bas, longeait la grand'route déserte.

Elle n'avait pas regardé la pendule, mais elle était sûre qu'il n'était pas encore passé pour aller téléphoner au café et faire un tour du côté de Yasémade. Il s'arrêterait devant chez le curé pour lui dire bonsoir et causer un peu, puis sur la place, près du gros platane qui datait de la fameuse épidémie: il allumerait une cigarette et remonterait vers ses bureaux. Puis il resterait à sa fenêtre jusqu'à minuit.

Panayotta connaissait maintenant les moindres détails de son existence, jusqu'à ses chansons, car il était à l'âge où l'on chante. M. Takis Joannidès, le jeune ingénieur qu'on avait fait venir pour les travaux de la route, et, chaque matin, quand Maritza venait faire son déjeuner et son ménage, elle le trouvait en train de chanter... Maritza allait ensuite chez Panayota à qui elle racontait tout. Comment ne pas aimer aussi cette Maritza qui lui révélait même le contenu de la valise de M. Takis? Une boîte bourrée de lettres et, tout au fond, une chemise de femme!

Panayota s'accouda à la palissade et attendit. Elle

aurait voulu s'asseoir, regarder autre chose que ce mur en ruines, un coin de la route, d'où, tous les soirs, elle guettait l'ingénieur.

Il y avait trois semaines, qu'une nuit, en l'absence de son mari, ils avaient échangé là même quelques mots; sans perdre de temps, Takis l'avait saisie, embrassée; d'un bond, il avait franchi la palissade et ils s'étaient retrouvés sur le sol. Ce soir-là, elle ne portait pas le collier de Californie. Elle ne le mit que le mardi suivant, quand son mari, au reçu d'un télégramme, était parti précipitamment pour Athènes; Maritza avait apporté une lettre à sa maîtresse.

« Ton Takis chéri qui t'embrasse follement et t'attend ce soir, dès que tu verras la lumière s'éteindre à la fenêtre du bas. » Et elle était allée chez lui. Comment était-elle entrée, repartie? Ce lui semblait un rêve. De sa visite, elle ne se rappelait qu'un détail: la cicatrice qu'il portait au front et qu'elle ne remarqua que lorsqu'il se dressa nu devant elle.

Ce détail excepté, elle n'avait plus le moindre souvenir de cette nuit unique. Reviendrait-elle jamais?

Les bras sur la palissade, Panayota tourna la tête de l'autre côté, vers le monastère de Sainte-Paraskévi. Dans la vigne de Mavrocoraca, trois jeunes filles couraient en poussant de petits cris qu'elle entendait à peine; derrière, un chien gambadait.

Immobile, Panayota ne percevait que la nappe de verdure qui s'étendait sans fin devant elle et la course des jeunes filles dont l'essoufflement faisait tressaillir sa propre poitrine.

Elle éprouvait toujours les mêmes sensations, quand elle entendit les pas de Takis Joannidès et qu'elle le vit s'arrêter devant elle pour lui parler.

Il fallut que le secrétaire de la mairie vint le prévenir que son mari avait téléphoné qu'il resterait au port à cause du chargement d'un bateau, pour que les paroles de Takis lui semblent une réalité... Ce dernier lui avait bien dit que son mari ne rentrerait pas, il avait eu vent de la nouvelle, et aussitôt il l'avait suppliée de venir chez lui. « Dès que tu verras la lumière s'éteindre à la fenêtre du bas. » Semblables à des mains de moribond qui al'ongent leurs doigts, puis se referment brusquement d'angoisse, pour se rouvrir ensuite, les paroles de Takis la harcelaient, aiguillonnant son désir.

Il était midi passé, le lendemain, quand le mari revint. Ensemble, ils préparèrent ses vêtements, qu'ils rangèrent dans la malle d'osier, en toute hâte, car il devait s'en aller à Syra, pour une semaine au moins.

Elle était inquiète de tant de bonheur. Ses mains tremblaient, toutes gauches. Elle ne se calma que quand les mulets disparurent au sommet de la côte et que la maison retentit des cris qu'une abeille faisant pousser au petit Kosta. Elle rentra; la maison était enfin vide... Quelle douceur! Elle s'étendit à même le plancher, attira Kosta sur ses genoux, le caressa, l'embrassa, le fit sauter, lui donna sa grosse poupée et, se laissant aller à une délicieuse détente, s'assoupit; elle jeta un grand cri, quand, sans avoir rien entendu, tout d'un coup, devant elle, surgit Maritza qui venait pour le ménage.

« Oh! ce que tu m'as fait peur, Maritza... Plantée là devant moi, comme ça, toute en noir, avec ton mouchoir foncé sur la tête! Je t'avais complètement

« oubliée et je m'endormais... J'ai eu une de ces frayeurs! »

Elle se frotta les yeux en se relevant. Et Maritza: « Mais c'est ma foi vrai: je vous ai fait peur pour de bon... Ce que vous êtes pâle!... »

Puis, la regardant comme elle n'avait encore jamais fait jusque-là:

— Quelle peur vous avez eue, Madame, et de qui?... de moi. A-t-on idée! Pensez un peu, si au lieu de moi...

— Si au lieu de toi.

— Si, en vous réveillant, vous aviez vu devant vous mon fils... Nicolo le tortillard! Pensez!

Panayota sentit un frisson lui glacer l'échine et la pénétrer comme une lame, jusqu'au cœur. Maritza lui souriait et s'appêtait à prendre la vaisselle sur la pierre à évier pour commencer son travail, comme à l'ordinaire. Les journées ne variaient guère. Panayota s'approcha de la porte de la cuisine.

L'entrain la reprit, au diable les soucis et vive la jeunesse! Kostá s'était endormi contre sa poupée. La chaleur alourdissait l'air du jardin, mais s'arrêtait au seuil de la pièce.

De ses mains maigres et agiles, Maritza nettoyait les couverts.

— Dis donc, Maritza... entre nous, je voudrais te demander... ton fils... les femmes... enfin je veux dire...

— Qu'est-ce que vous demandez là, Madame... Comment voulez-vous? Il a beau avoir 38 ans...

— C'est vrai, tu as raison, que je suis bête!... Et d'abord quelle femme voudrait... grand Dieu!... » Et sans savoir pourquoi, dans un éclair de folie, l'éclat de son rire jaillit comme une fusée et s'égrena en masses sonores qui sautèrent la palissade, filèrent le long de la côte, atteignirent, à travers champs et sentiers, l'église Saint-Démètre et retentirent encore à la fenêtre ouverte d'un café, aux premières maisons du village sur le côteau voisin.

Les mains de Maritza allaient plus vite. Un couteau luisait, fendant un rayon de soleil.

Alors Panayota voulut parler de la nuit dernière. Elle n'en trouvait pas le courage et n'osait prononcer le nom de l'aimé. A quoi bon, puisque Maritza était au courant et n'en savait que trop.

— Tu es passée chez «lui», ce matin?

— Oui.

Panayota, n'y pouvant plus tenir, demanda halelante «...Et de moi, il ne t'a rien dit?

— Mais bien sûr que si, puisque vous avez été le voir hier... Vous savez aussi bien que moi qu'il me raconte tout: alors? Sitôt qu'il a eu fini de chanter, il m'en a dit, il m'en a raconté... et des détails... Ce qu'il aime bien bavarder avec moi... et puis après, il s'est installé pour vous écrire...

— Alors... il t'a donné une lettre?

— Je lui fais comme ça: «Pourquoi que vous lui écrivez des lettres aussi polissonnes que celle de l'autre jour? Est-ce que vous ne pouvez pas lui dire tout ce que vous voulez, le soir à la palissade où elle vous attend?» Il n'a rien voulu savoir. «Les lettres, c'est bien scabreux» que je lui dis, «ça peut s'égarer, et après, ça fait du joli!»

— Eh bien! et la lettre?

— Mais lui, tout en écrivant, il me répondait: «C'est ce qu'il faut... en amour c'est le risque qui fait

le charme. Et cela me plaît de lui envoyer des lettres... Quand je m'en irai, elle les gardera en souvenir, elles lui rappelleront qui était ce Takis qu'elle a connu en passant...» Il m'a dit encore: «Je n'ai pas peur, Maritza, je suis plus fort que tout...» et encore un tas d'autres choses; et il n'arrêtait pas d'écrire. Moi, je lui ai fait: «Les lettres ça n'est rien de bon et ça peut causer bien des malheurs; moi qui vous parle, j'en ai vu des choses... Il y a des lettres qui ont ruiné des familles.»

Une peur atroce saisit Panayota: elle ne pouvait s'expliquer comment la voix de Maritza grossissait de plus en plus, prenait un timbre mâle. Cependant, la tête toujours penchée, elle astiquait.

— J'ai eu beau lui dire, il a fini sa lettre et s'est remis à chanter.

— Qu'est-ce que tu en as fait de cette lettre? Où est-elle?

— Je l'ai lue, et je la sais par cœur, il vous parle encore d'embrassades et il vous dit à ce soir, au cas où votre mari serait toujours absent...

— Mais je veux sa lettre!... Qu'est-ce qu'elle est devenue?

— Doucement, je vous prie! Ne prenez pas vos grands airs! Je l'ai lue votre lettre, que je vous dis... Ce que j'en ai fait ça me regarde. Vous voulez savoir: je l'ai donnée à mon fils, pour qu'il s'amuse un peu aussi, Nicolo... Nicolo le tortillard, le bossu, la citrouille, l'épouvantail des enfants et des mères, le tortillard...

Panayota, d'une voix brisée, demanda:

— Nicolo?

— Oui, ma belle, c'est lui, mon fils, qui vous tient maintenant dans ses pattes. Il les garde précieusement vous savez, les lettres.

— Les lettres?

— Oui, les lettres, une aujourd'hui et une avant-hier, ça fait deux, ma belle... Allez donc voir un peu si vous la trouvez là où vous l'aviez cachée... Allez donc voir!

Panayota, comme brusquement réveillée d'un fantastique cauchemar, et comme si cette cuisine renfermait son unique chance de salut, bondit nerveusement dans le coin, derrière le charbon, où elle avait caché la lettre. Elle fouilla furieusement le sol. Il n'y avait rien. Sans se relever, elle se tourna vers Maritza:

«Voleuse!»

Et aussitôt, fermant la porte sur elle, elle répéta:

«Voleuse! Voleuse!»

Maritza continuait à travailler activement et, d'une voix naturelle:

«Ne vous en faites pas, poursuivit-elle, le bon Dieu en a pris à son aise avec mon fils. Il l'a privé de tout, sans rien lui laisser. De quoi vous plaignez-vous? Moi je ne vous ai volé que deux billets doux. Vous n'en mourrez pas! Et puis, si vous voulez, ça peut encore très bien s'arranger. Ce n'est pas difficile. Personne n'en saura rien. Vous comprenez, faut bien que mon fils, lui aussi, pour une fois... et avec une beauté comme vous, parce que tu es belle, toi, ma petite, tu sais, tu es la plus belle du pays...»

Panayota écoutait. Elle se représentait son mari, les lettres à la main. La terreur, les reproches de tout le village, les remords pendant toute sa vie, les menaces des gens qu'elle connaissait pesaient lourdement

sur elle. Oh! les moustaches de son mari, ses mains velues, son menton mal rasé!

Elle n'osait s'asseoir craignant de ne plus pouvoir se relever. Ses yeux étaient grands ouverts, étonnés qu'il y eût encore tant de soleil dans la cuisine, dans le jardin... Les oeillets, les laitues étaient à côté, épanouis. La voix de Maritza, plus indifférente et monotone que jamais, reprit:

— Ce soir, au lieu d'aller chez l'ingénieur, c'est chez moi que tu viendras. Nicolo t'attend. Tu verras comme elle est gentille sa chambre, et propre; elle reluit comme un miroir. Je t'emmènerai. Et tu reviendras demain et après-demain, jusqu'au retour de ton mari. Tout s'arrangera. ne crains rien.

Panayota s'approcha d'elle, un cri de douleur étouffé dans sa gorge. Ses mains se tordaient. Elle baissa le dos, comme une bête blessée.

«Aie pitié de moi, Maritza... Tout ce que tu voudras, mais pas ça... pitié, pitié pour moi!»

— Tu viendras avec moi. Il t'attend. Et je veux te voir avec tes plus jolies robes... et le collier du cousin, faudra pas l'oublier...

Panayota ne pouvait se résoudre aux perspectives qu'un démon lui découvrait soudain; elle aurait vou-

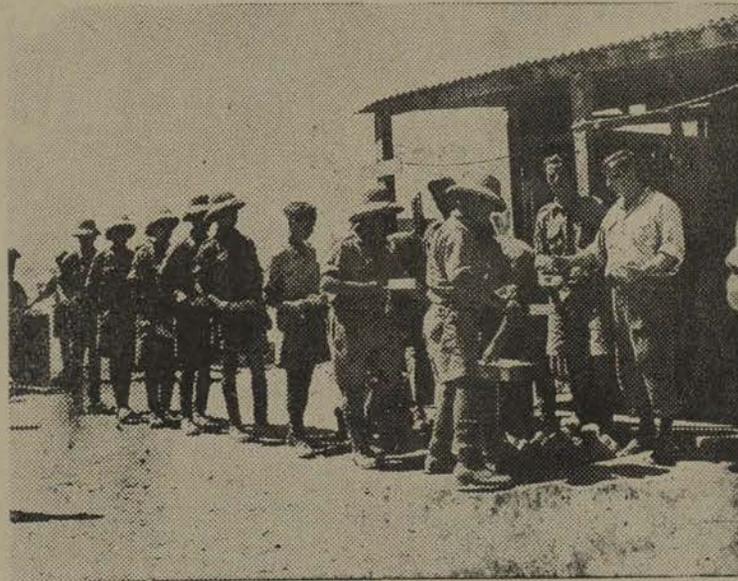
lu être engloutie dans le silence qui se faisait autour d'elle et la terrifiait; déjà elle se voyait aux côtés de Maritza, se rendant sans mot dire à la chambre de Nicolo... C'est ce qu'elle fit le soir même et les soirs suivants.

La veille du retour de son mari, Panayota se trouvait encore dans la chambre qui reluisait comme un miroir; c'est là que, pour la première fois, on entendit le rire de Nicolo. Il n'était pas assez fort pour sauter les palissades, descendre la côte, et à travers champs et sentiers, atteindre l'église Saint-Démètre: c'était un rire menu, qui parvint tout juste à la cuisine où Maritza reprisait. Elle le perçut. Elle entendit aussi les craquements du plancher. Alors elle laissa tomber ses mains sur ses genoux et resta immobile. Dans l'immensité du silence, elle éprouvait un grand apaisement. Soudain elle frissonna de bonheur, ses lèvres se glacèrent, Elle se signa rapidement. Puis, sans se lever, d'un long souffle, elle éteignit la lampe.

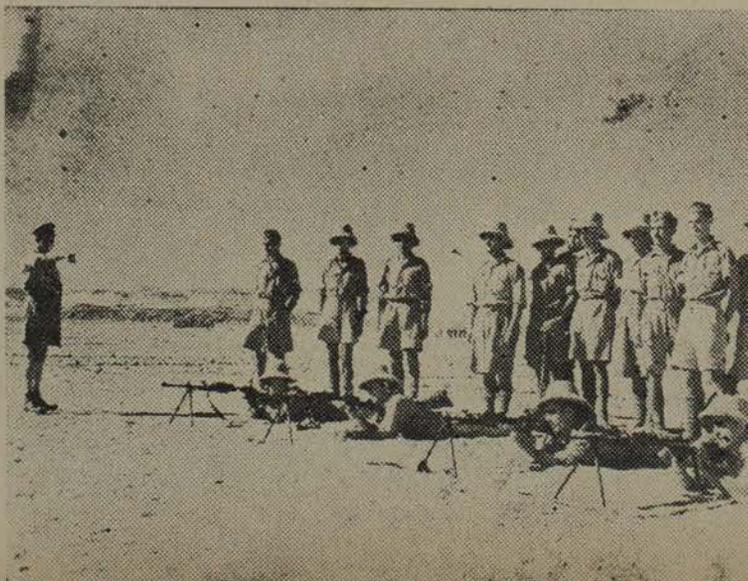
THRASSO CASTANAKIS

(Traduit du grec moderne par André Mirambel et Bathilde Dreux).

## AVEC L'ARMÉE HELLÈNE DANS LE MOYEN-ORIENT



*L'Heure de la Soupe*



*Aux manoeuvres*

**Coups de sonde dans les profondeurs de l'histoire**

# CE QU'IL FAUT SAVOIR DE L'EGYPTE PHARAONIQUE

Récemment le professeur Montet, de Strasbourg, faisait au cours de ses fouilles opiniâtres et fructueuses, des découvertes d'une importance considérable pour l'histoire de l'Égypte pharaonique et la valeur des objets recueillis. Ces jours derniers, à Saqqarah, le savant égyptologue, Zaki Saad, mettait à jour près de la pyramide à degrés six tombeaux de l'époque du roi Ounas, dernier pharaon de la 5ème dynastie, qui vécut au 25ème siècle avant J.-C. Voilà une époque mal connue qui va révéler bien des secrets. Ainsi, peu à peu, l'homme moderne acquiert sur l'ancienne civilisation de la vallée du Nil des connaissances sans cesse plus précises et plus profondes. Tâchons de mettre un peu de clarté dans ces connaissances.

## MANÉTON AVAIT RAISON

Manéthon, prêtre d'Héliopolis, écrivit sous Ptolémée Philadelphe une histoire de l'Égypte, divisée en trente et une dynasties, dont il ne reste que quelques fragments préservés par Jules l'Africain et contenant la liste des familles royales et de la plupart des rois depuis Ménès jusqu'à Alexandre. Pendant longtemps l'ouvrage de Manéthon ne fut pas pris au sérieux, à cause de la haute antiquité, jugée invraisemblable, à laquelle il faisait remonter la civilisation égyptienne. On lui préférait les récits d'Hérodote et de Diodore de Sicile. Au XIXème siècle le déchiffrement des hiéroglyphes donna raison à Manéthon, au moins en ce qui concernait l'existence des rois et des dynasties. Mais certaines de celles-ci, présentées comme successives, ne devaient-elles pas être considérées comme simultanées? Et pouvait-on additionner purement et simplement leurs durées pour trouver la durée totale formée par leur ensemble? Nombre d'égyptologues sont d'avis que les éliminations nécessaires ont été faites par Manéthon lui-même: s'il n'avait pas, à tout moment, compté une seule maison régnante, en écartant les maisons rivales, quand elles existaient, ses listes auraient mentionné, non pas trente et une dynasties, mais le double. Néanmoins, puisque l'unanimité n'est pas acquise, dans le monde savant, sur les dates, disons que Mariette semble accepter celles qui résultent du tableau de Manéthon, et adopte, pour la fondation de la monarchie pharaonique, l'an 5004 avant notre ère, tandis que Brugsch place cet événement en l'an 4455, et que Bunsen et Wilkenson la font remonter, l'un à 3623, l'autre à 2320 seulement. Les quelques dates approximatives que nous croyons devoir donner porteront les indications M: «selon Mariette», et B: «selon Brugsch».

## 5.000 ANS AVANT J.-C!

Au début, comme de juste, les dieux étaient censés régner sur l'Égypte pendant une très longue période de treize ou quatorze millénaires et, parmi eux, la légende rangeait la triade composée d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Osiris, le dieu bon, fut occis par le dieu du mal, Set ou Soutekh, mais, ressuscité par les invocations d'Isis son épouse, il fut vengé par son fils Horus qui tua son ennemi.

Une époque préhistorique, pas entièrement fabuleuse puisqu'elle laissa des monuments à Abydos et à Giseh, vint ensuite. Le pays était divisé entre des demi-dieux, soit des chefs de tribus ou plus probablement des grands prêtres. Ce régime théocratique dans le Sphinx majestueux, taillé dans le roc, et qu'on voit encore au pied des grandes pyramides.

## ANCIEN EMPIRE

Ménès, de This ou Thinis, réunit sous son sceptre les principautés sacerdotales et fonda la première dynastie de pharaons (5004 M. ou 4455 B.), ainsi que Memphis dont il fit sa capitale. On attribue soit au quatrième roi de cette dynastie, soit au deuxième de la suivante, la pyramide à degrés de Saqqarah, la plus ancienne de toutes. Et une opinion assez répandue veut aussi que le Sphinx, dont nous venons de parler, date de la 3ème race.

## L'EPOQUE DES PYRAMIDES

La quatrième dynastie vit éclore une civilisation très élevée et, en son genre, sans exemple dans l'histoire du monde. Khoufou, le Chéops d'Hérodote, bâtit la Grande Pyramide, aux quatre faces exactement tournées vers les quatre points cardinaux. L'astronome anglais Proctor suppose que l'orientation du couloir d'entrée devait permettre la visée de l'étoile polaire de l'époque, Alpha du Dragon, à la position opposée à sa culmination (environ 3'40 au-dessous du pôle), et il a calculé que la construction du monument remonte à 3.400 avant notre ère.

La seconde pyramide, de dimensions à peine moins majestueuses, est l'oeuvre de Khaf-Râ (Chéphren) et la troisième, beaucoup plus petite, est due à Menkê-R (Mycérinos). Ces travaux gigantesques ne purent être achevés qu'au prix de corvées très dures imposées au peuple et tout semble indiquer que l'oppression exercée par ces trois pharaons bâtisseurs hâta la fin de leur dynastie. Rien ne justifie toutefois l'opinion suivant laquelle une révolte aurait empêché la mise du corps de Khoufou au tombeau qui lui était destiné; car alors la construction de la seconde pyramide aurait été interrompue. L'entrée de la Grande Pyramide, très bien dissimulée, fut néanmoins découverte par les serviteurs d'Haroun-al-Raschid; mais des pillards antérieurs les avaient prévenus: ils ne trouvèrent pas les trésors cherchés.

A la 5ème dynastie, d'Éléphantine, «de caractère sacerdotal», se rattachent les plus vieux papyrus authentiques: le Papyrus des Comptes et les Proverbes de Phathotep. Les grands monuments se font plus rares, mais la statuaire primitive, à la fois réaliste et artistique, affirme sa maîtrise et jettera le plus vif éclat sous la dynastie suivante: le *Scribe accroupi* du Louvre en marque l'apogée.

Ici se place l'histoire romantique de la reine Nitocris. Elle invita les meurtriers de son frère à un banquet dans un souterrain qu'elle fit inonder par les eaux du Nil.

Eclipse de la civilisation de la 6ème et la 11ème dynastie.

## LE MOYEN EMPIRE (3064 M. OU 2700 B.)

Après une période obscure et certainement assez anarchique, la vie civilisée reprend, à Thèbes. Mais elle repart d'en arrière, c'est-à-dire d'un point beaucoup moins avancé que celui qu'elle avait atteint. C'est le «moyen-âge égyptien». Les premiers rois de la 7ème race rendirent la prospérité à leur pays et commencèrent la lutte contre les Kouschites de l'Éthiopie. User-sen III recula ses frontières méridionales jusqu'au-dessous de la deuxième cataracte et Amenemha III construisit le labyrinthe aux 3.000 chambres, dont 1500 se manifestèrent par de nombreuses constructions, par

sous-sols, et fit creuser le lac Moeris pour régulariser les inondations du Nil. Les arts, redevenus florissants, une nouvelle sculpture déjà remarquable et par la forme littéraire des inscriptions sur les tombeaux.

La 13ème dynastie de Thèbes et la 14ème de Xoïs étaient contemporaines et leurs rivalités engendrèrent des troubles pendant lesquels des hordes de pasteurs, composées de Chananéens en grande partie, fondent sur l'Égypte et conquièrent rapidement toutes les provinces septentrionales du pays; elles établissent une 15ème dynastie, absorbant la monarchie Xoïte, mais sans pouvoir détrôner les rois thébains.

Les Hyksôs ou Pasteurs commencèrent leur domination en 2214 M., avec Tanis pour capitale, dans le Delta. Ils y élevèrent un grand temple à leur dieu Sou-tekh, mais adoptèrent les usages, la langue et l'écriture des Égyptiens. Joseph fut le serviteur et le ministre d'Apépi, l'un des rois hyksôs.

Le règne des étrangers dura plus de cinq cents ans. Les Thébains de la 18ème dynastie réussirent à chasser les Pasteurs en 1703 M. ou 1635 B.

### LE NOUVEL EMPIRE

Ahmès 1er, le libérateur, embellit Thèbes, sa capitale, inaugurant une longue période de prospérité qui devait devenir aussi une période de grandeur. Certains arts, l'orfèvrerie notamment, prirent tout de suite un essor incomparable: les magnifiques bijoux trouvés sur la momie de la reine Aahhotep en fournissent la preuve.

Après la perte de Tanis, les Hyksôs s'étaient retirés dans leur patrie primitive, le pays de Chanaan, où ils essayèrent de se reformer. C'est là qu'Ahmès les rejoignit, les dispersa et établit, sur leur propre territoire, des places fortes pour prévenir une nouvelle concentration de leurs hordes. Ses successeurs imitèrent son exemple: les Égyptiens sortiraient désormais de leurs frontières naturelles, l'ère des conquêtes était commencée.

Amenhotep soumit les Bédouins du désert et conduisit une expédition en Éthiopie. Thoutmès 1er poursuivit le succès de son prédécesseur contre les Éthiopiens; il s'avança, dans une autre direction, en Palestine et en Syrie et alla se heurter vers Damas, à la puissante tribu des Rotennou qu'il vainquit; il poussa ensuite jusqu'en Mésopotamie et en rapporta le cheval que les Aryas avaient introduit chez les Sémites de la région du Tigre et de l'Euphrate.

Thoutmès II, au règne très court, n'eut pas le temps de conquérir des lauriers militaires, mais il laissa un frère, un enfant qui allait porter la puissance pharaonique à son comble.

Pendant la minorité de Thoutmès III, sa soeur aînée Hatasou exerçait la fonction de régente, ou plutôt de reine. Administratrice habile, elle donna aussi d'abondantes preuves de son goût pour les arts: elle fit dresser les deux obélisques géants de Karnak et bâtit à Thèbes le temple de Deir-el-Bahara, tout couvert de ces inscriptions et de ces bas-reliefs si précieux pour l'historien. Pratique, autant qu'artiste, elle créa des entrepôts dans le pays de Poun (le Yémen) pour faciliter le commerce avec l'Inde.

### L'APOGÉE DE LA PUISSANCE EGYPTIENNE

Sous Thoutmès II, l'Égypte atteignit l'apogée de sa prospérité et de sa puissance. Une organisation forte et prévoyante maintenait l'ordre à l'intérieur et assurait le bien-être. Au-dehors, les Rotennou, après avoir conclu une alliance avec leurs voisins, refusèrent le tribut: ce fut le début de la première campagne de Thoutmès. L'histoire de ses conquêtes asiatiques est racontée avec précision, sans exagération et sans emphase, par les inscriptions du sanctuaire de Karnak.

Il réduisit les rebelles, alla ensuite en Mésopotamie et y reçut l'hommage des princes assyro-chaldéens. Ninive, Singar et Babylone furent incorporées

dans son empire. Au nord il poussa jusqu'en Arménie. Sur la Méditerranée il possédait une flotte puissante, montée par les Phéniciens; ses navires y circulaient ainsi que dans la Mer Noire. Chypre, la Crète et nombre d'autres îles reconnaissaient sa souveraineté. En Afrique il étendit sa domination sur la Libye et sur les Kouschites éthiopiens.

Ce grand règne a laissé de magnifiques monuments sur tout le sol de l'Égypte, du Delta aux caractères, principalement à Thèbes, Memphis, Héliopolis et Eléphantine.

Contrairement à la règle générale, un empire aussi étendu ne se disloqua pas à la mort du conquérant. Les deux successeurs immédiats de Thoutmès n'eurent pas autre chose à faire qu'à réprimer quelques tentatives isolées d'insurrection. Mais une longue campagne devint nécessaire sous Amenhotep III, qui dut obliger ses vassaux les plus éloignés à rentrer dans l'obéissance et à lui payer tribut. Il acquit même une souveraineté temporaire sur de nouveaux peuples. Ce prince éleva de nombreux monuments: l'avenue des Sphinx entre Karnak et Louqsor, le temple de Mentou à Karnak, une grande partie de celui de Louqsor, et les colosses du Nil.

Amenhotep IV abandonna la religion nationale et institua le culte d'Aten, le disque solaire, ce qui causa des désordres. Tout-ank-Amon fut son deuxième successeur et ne régna que dix ans. Hor-em-hebi revint à l'ancienne religion.

Cette dynastie a marqué sa place dans l'histoire par les progrès considérables qu'elle accomplit dans le domaine de la civilisation, mais ses conquêtes formaient un héritage difficile à garder et déjà disputé.

### LES DEUX RAMSÈS

Rhamsès 1er, qui commença la 19ème dynastie (1462 M. ou 1400 B.), dut tenir tête aux Khétas, descendants des Hyksôs, dont son gendre et successeur, Sêti 1er, descendait probablement lui-même, Sêti livra bataille à sa race, ennemie de son pays, et ramena de la Syrie de nombreux prisonniers, comme l'attestent les sculptures de la gigantesque *Salle hypostyle* de Karnak, son oeuvre, et l'une des oeuvres monumentales les plus étonnantes de l'antiquité. Elles attestent aussi ses victoires sur les tribus arabes et bédouines, sur les Arméniens, sur les Assyriens et sur les Rotennou. Il recouvra ainsi les frontières terrestres de l'empire de Thoutmès III, mais abandonna les îles de la Méditerranée. C'est lui qui relia par un canal, le Nil à la Mer Rouge, bien longtemps avant le percement de l'isthme de Suez.

Le nom de Ramsès II, le pharaon suivant, a été rendu célèbre en Europe par les légendes dont Hérodote, qui l'appelle Sésostris, s'était fait l'écho. Ce roi avait couvert son territoire de monuments nouveaux sur lesquels il avait raconté ses exploits sur un ton pompeux, tant et si bien qu'on en vint à lui attribuer toutes les conquêtes de Thoutmès et de Sêti, ses grands prédécesseurs. En réalité il n'a rien conquis et eut beaucoup de mal à maintenir l'intégrité de son empire. La domination égyptienne sur l'Asie était ébranlée; une coalition se forma, dont les Hittites furent l'âme. De nombreux peuples se soulevèrent.

Citons, parmi les constructions de Rhamsès, le temple souterrain d'Ipsamboul, en Nubie, dont l'entrée s'orne de quatre statues colossales, taillées dans le roc; le Ramesseum de Thèbes, une notable partie des temples de Karnak et de Louqsor, le petit temple d'Abidos, des édifices considérables à Memphis (où un colosse le représente), dans le Fayoum et à Tanis. A ces immenses travaux il employait les prisonniers de guerre, les descendants d'anciens prisonniers, et les Juifs. Il pratiquait — déjà! — les transplantations en masse des populations captives: chassés-croisés de nègres envoyés en Asie et d'Asiatiques expédiés en Nubie.

## LES INVASIONS

Ce despote régna 67 ans et choisit, pour lui succéder, son treizième fils (il en avait 59), Mérenptah, le pharaon de l'Exode. Les hiéroglyphes ne mentionnent nulle part cet événement qu'on ne reconnaît que par la Bible. Il est certain qu'aucun pharaon ne périt dans la Mer Rouge. Mérenptah mourut dans son lit, dans la Haute-Egypte, tout le Bas-Nil ayant été bouleversé par les incursions des Libyens, des Pélasges, des Sardones, des Sicules, des Achéens du Péloponnèse et des Laconiens; il fut ensuite envahi par les Khétas, les descendants des Hyksôs dont la race reprit ainsi possession temporaire du territoire d'où elle avait été expulsée.

Séti II, réfugié en Ethiopie, ne put rentrer à Thèbes et à Memphis que treize ans après son avènement. L'occupation du «pays de Chanaan» par les Israélites arrangea les affaires du pharaon dont Josué, qui ne se sentit pas encore assez fort, accepta la suzeraineté.

Rhamsès III, prince capable de la 20ème dynastie, réussit à repousser les Barbares qui attaquaient de tous côtés son empire vieillissant. Ce règne prend, aux yeux des historiens, une grande importance, grâce à un calendrier des fêtes religieuses gravé sur la muraille du palais de Médinet-Abou, pour commémorer la concordance exacte de l'année civile égyptienne avec l'année solaire (événement très rare) et on a pu calculer que l'an 42 du règne correspondait à l'an 1300 avant

J.-C. et établir pour la première fois une chronologie de l'histoire d'Egypte.

## LE DÉCIN

Ne peut-on pas considérer cette chronologie comme le legs du dernier des vrais pharaons à la postérité? En effet, le temps qui s'écoula entre le XIIIème et le XIème siècles vit le déclin de l'antique monarchie. Dominés par les grands prêtres, les rois durent se contenter du rôle de «Fainéants», rôle que les maires du palais feraient jouer plus tard aux Mérovingiens et aux Carolingiens de la décadence.

En 1075 le grand-prêtre Her-Hor ceignit le diadème à Thèbes; mais une maison rivale surgit à Tanis.

Ici finit l'ère pharaonique proprement dite, c'est-à-dire la période vraiment nationale de l'Egypte ancienne. La suite de l'histoire nous entraînerait au-delà de notre sujet. Elle nous montrerait d'abord une dynastie issue de ces mercenaires, désignés plus tard par le nom de Mameluks; ensuite nous verrions une dynastie éthiopienne, une dodécarchie, une dynastie saïte, à moitié grecque et s'appuyant sur les Grecs, une invasion chaldéenne, la conquête perse, le recouvrement momentané de l'indépendance, le retour des Perses, l'annexion du pays par Alexandre, l'établissement de la monarchie Ptolémaïque et enfin la réduction de l'Egypte en province romaine.



## LES JEUNES CRÉTOISES

Cinq cent jeunes filles de Crète ont été conduites en Allemagne car elles sont responsables de l'anéantissement de l'armée allemande en Crète. Ces jeunes filles sont accompagnées vers leur martyre par toute l'Hellade; cette Hellade qui est enfumée par les ruines, affamée par les privations, blessée par le fouet du tyran, cette Hellade lève la tête à leur passage et salue hautement ses Filles qui portent au pays maudit l'assurance que l'Hellade ne succombe jamais. Ces Filles de Crète se sont tenues près de leurs époux, près de leurs frères, de leurs fiancés au moment suprême de l'épreuve et quand ces derniers sont tombés elles ont pris l'arme de leurs mains et ont continué la lutte. Maintenant on les a prises et on les emmène pour décorer le Char du Conquérant. Mais, pour le vainqueur, il n'y a pas une plus grande humiliation que la vue de ces femmes; on les traîne en Allemagne pour comparaître devant un Tribunal et être jugées pour la catastrophe subie en Crète. Un Etat de 80 millions, armé avec les moyens les plus perfectionnés, a frappé un

peuple appauvri et quand il est entré dans sa maison et n'a pas trouvé ni l'homme tué, ni pain, ni poudre il a ramassé les femmes et les a envoyées à sa Patrie comme butin; et les Allemands savent que ces femmes ne sont pas un butin de volupté. Elles sont un butin de guerre, elles en sont les prisonnières et les Allemands ont fait de grands sacrifices pour leur capture. Si Hitler voulait être sincère envers ses partisans, il devrait leur dire: «Kamaraden, nous, le peuple de 80 millions, avons combattu contre une petite île dont les hommes avaient été tués et nous avons pu vaincre ces cinq cents femmes que vous voyez.» Mais alors toute la Terre ouvrirait la bouche pour rire aux éclats. Mais l'aurore de la Liberté commence à poindre: Quand les armées alliées feront leur entrée triomphale dans Berlin, on n'oubliera pas ces cinq cents Crétoises. Ce sont elles les premiers libérateurs qui ont mis le pied sur le sol de l'Allemagne.

D. COUTSOU MIS

*Demandez dans les Librairies*

## Notre numéro spécial consacré à L'HELLADE HÉROIQUE

avec la collaboration de S.A. le Prince Amr Ibrahim, S.E. Theo. Nicoloudis, S.E. Sir Andrew Cunningham, S.E. Sir Arthur Longmore, S.E. Ahmed Kamel Pacha, S.E. le Dr. Taha Hussein Bey, S.E. Antoun Ghemayel Bey, S.E. le Baron L. de Benoist, S.E. B. Szalatnay-Stacho, S.E. Hassan Djeddaoui, S.E. Sesostris Sidarous Pacha, Mirrit Boutros Ghali, Stanislas Stronski, Tewfik El Hakim, Noël Baker, P. de la Valette Marie Cavadia, J. R. Fiechter, José Caneri, Mahmoud Kamel, Ed. Gallad, Henri François, Achille et José Sekaly, Jeanne Marquès, André Bonnard, H. Devonshirr, Leon Guichard, A. Merton, Ch. Buckley, B. S. encer, R. Liddel, A. de Marignac, Gilbert Trollet, Arsène Yergath, Elisabeth Loukianoff, J. P. Baillod, Eloy Trouvère, Georges Henein, Claude Taha Hussein, Raoul Pangalo, S. Themelli, L. Sciuto, Athina Pappa, A. Khédry, etc., etc.

Exemplaire de luxe  
P.T. 50

Nombreuses illustrations  
EN VENTE PARTOUT

Exemplaire ordinaire  
P.T. 20

# FREDERIC MISTRAL

ECRIVAIN DE LANGUE FRANÇAISE



FREDERIC MISTRAL

Frédéric Mistral, le plus illustre des poètes du félibrige, fait périodiquement l'objet de controverses passionnées, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue politique.

Il faut dire pourtant, qu'avec les années, les disputes autour des convictions de Mistral — fut-il royaliste? fut-il républicain? — se font plus rares et, en tous les cas, perdent de leur intérêt. Il semble d'ailleurs que les deux études documentées sur ce sujet de M. Achille Rey et éditées l'une il y a quelque dix ans, et l'autre l'année dernière, aient définitivement terminé le débat.

Mais, à propos de l'excellent livre de M. Yvon Laquellerie sur «Edouard Daladier», il a de nouveau été question de Mistral et de la langue française et, à la suite de quelques notes publiées dans les propos hebdomadaires d'André Billy, M. Emile Ripert, professeur de littérature provençale à la Faculté des lettres d'Aix-Marseille, a adressé à notre confrère une lettre dont le passage suivant apporte une contribution précieuse et décisive quant à la question de savoir si Frédéric Mistral a été écrivain de langue française:

«Ce n'est pas assez de dire, avec mon confrère et ami Marcel Provence, que Mistral a écrit en français une thèse de licence en droit, ni avec Mme de Flandresy-Espérandieu, qu'il a écrit en français de nombreuses lettres... Il faut dire de plus qu'il a été un grand écrivain de langue française parce qu'il a publié lui-même la traduction française de toutes ses oeuvres, et s'il est vrai que, pour ses oeuvres en vers, son texte français soit, comme il sied, bien inférieur à son texte provençal, pour ses Mémoires et récits il en va tout autrement, il s'agit là d'une véritable création, d'une prose originale qui vaut celle des contes d'Alphonse Daudet et de Paul Arène. Un de mes étudiants a écrit un mémoire pour son diplôme d'études supérieures sur Mistral écrivain français. Il se propose, quand il sera démobilisé, d'agrandir ce mémoire en thèse de doctorat ès lettres. On verra alors, d'après ses lettres et ses traductions, Mistral apparaître comme un de nos plus no-

bles et plus purs prosateurs français, cela pour la grande confusion de nos auteurs de manuels et d'anthologies scolaires qui ont à peine daigné le mentionner ça et là. Il est temps que la France fasse le recensement de ses vraies valeurs qu'elle a si longtemps méconnues..»

En tous les cas, le jour où Frédéric Mistral sera étudié officiellement comme poète de langue française, il faudra reprendre ses poèmes de jeunesse, ceux qu'il a écrits à l'aube de la Révolution de 1848 — il avait alors 17 ans — et qui furent publiés dans une petite revue avignonnaise «Le Coq» que découvrit M. René Julian et que M. Achille Rey reproduit en fac-similé dans son livre: *Frédéric Mistral, poète républicain*.

Ces poèmes s'intitulent «Le Chant du Peuple» et «Comment on devient libre», dont voici une strophe virulente et naïve:

*Quand l'hydre insatiable a relevé la tête,  
Renchérissant de haine et d'affreuse impudeur,  
Le despote n'a pu conjurer la tempête,  
Que souleva son deshonneur...  
Le peuple a triomphé, mûri par la souffrance  
Et par l'austère pauvreté,  
Et de ton sang, ô belle France,  
De ton sang généreux jaillit la liberté!*

S. S.



## PENSEES ET PROVERBES ANNAMITES

— *Braves gens, tenez vos premisses, ne faites pas comme les papillons qui ne se posent sur des fleurs que pour s'envoler aussitôt.*

— *C'est à force de marcher que l'on s'aperçoit de la longueur de la route, c'est en fréquentant longuement une personne que l'on connaît son caractère.*

— *Quand on savoure un fruit, on doit songer avec gratitude à celui qui a planté l'arbre.*

— *Les douces paroles ne coûtent pas de lingots d'or, pourquoi ne pas les employer quand il s'agit de combler les cœurs de joie de bonheur?*

— *Pendant ce court espace de cent ans que dure la vie humaine, le talent et le bonheur ne font jamais bonne camaraderie.*

— *Etrange, en effet, est le mal d'Amour! Qui donc peut dénouer le fil de soie rose qui unit à jamais deux destinées?*

**Indochine Tonkin****UN POÈTE ANNAMITE CONTEMPORAIN ;  
NGUYEN-KHAC-HIÊU**

Le 7 juin 1939, à l'âge de 51 ans, est mort, dans une chaumière de la banlieue hanoïenne, Nguyễn-Khac-Hiêu, dit Tan-Dà, en qui la jeunesse et les intellectuels annamites voient le plus grand poète de l'Annam contemporain.

Né en 1888, Tan-Dà appartenait à une grande famille de mandarins et de lettrés de la province tonkinoise de Son-Tây. Un échec au Concours Littéraire triennal, alors seule porte d'accès aux honneurs et aux emplois publics, amena le poète à s'écarter à vingt ans de la voie tracée par ses ancêtres, et à se consacrer exclusivement à la poésie. L'histoire de sa vie se confondit dès lors avec celle de ses oeuvres. Il voulut néanmoins, vers la trentième année, prendre sa part de l'effort général d'adaptation à la civilisation moderne, et il accepta de diriger une revue, la «*Huu-Thanh*», puis en fonda bientôt une lui-même, l'«*An-Nam-Tap-Chi*» (Revue d'Annam). Ses déboires financiers commencèrent avec cette entreprise, et il ne devait plus s'en relever. Une certaine presse humoristique annamite rendit illustre en lui sa manie de sacrifier à la Dive Bouteille, manie qu'il partagea avec tant de fameux poètes de la Chine, voire de l'Univers. Les poèmes bachiques de Tan-Dà, s'ils étaient traduits, mériteraient la comparaison avec les plus illustres du genre. Nous n'en citerons que ce quatrain :

*Etre ivre, c'est, à y réfléchir, être bien fautif.  
Eh! Fautif je veux bien l'être, et ivre je le veux rester,  
La terre n'est-elle pas ivre, sinon pourquoi tournerait  
[elle?  
Le ciel n'est-il pas ivre? Son visage, le soleil est rouge,  
Et qui donc ose en rire?*

Son ivresse ne fut que l'attitude de l'homme qui souffrait de ne pas pouvoir se rendre utile à son pays, aux «*montagnes et eaux*» natales, à la gloire desquelles chaque siècle se doit ajouter.

Dans un de ses poèmes, Tan-Dà fait parler la reine Yang-Kwei-Wei de la Légende chinoise, et cette belle reine, du haut du ciel, en regardant le spectacle de son pays, chantait :

*Les montagnes sont bleues, bleues  
Les eaux sont bleues, bleues,  
Les eaux et les montagnes, par qui sont-elles dessinées  
[en un si tendre tableau?  
Eaux et montagnes s'écroulent dans la décadence,  
Mes pleurs coulent pendant les cinq veilles de la nuit.  
Nuit de cinq veilles.  
L'amour pour les eaux et les montagnes natales,  
Qui pourrait l'oublier?  
Comment oublier cet amour?  
Comment se souvenir de cet amour?  
Le monde humain est loin  
Dans le ciel, les eaux et les montagnes sont bleues,  
[bleues. »*

Ce poème exprime l'âme du poète qui veut s'écarter

ter des mesquineries de la vie et vivre dans les nuages et les rêves, mais ne saurait néanmoins oublier ce

L'honneur de Tan-Dà — quoique certains Annamites qu'il doit à son pays.

tes le lui aient reproché comme une des causes du ralentissement de sa veine poétique, — fut d'avoir voulu, pour cette raison, se mêler à la littérature militante. Ses articles de presse sont la partie la plus discutée de son oeuvre, mais certainement la plus vivante. Et quand, surtout, on peut comme maintenant les étudier dans leur ensemble, on y découvre un souci de ne pas troubler l'ordre social par des bouleversements trop rapides, une volonté de défendre les parties vivaces des anciennes doctrines, un amour en même temps, de la jeunesse et une foi en l'Occident et en la France, qui sont profondément touchants.

Par là, Tan-Dà fut une manière de symbole, le symbole de cette génération de lettrés annamites qui s'efforcèrent loyalement de ne pas se laisser dépasser par les événements et de ne pas «*bouder l'évolution*», fût-ce au prix de sacrifices personnels.

L'oeuvre poétique de Tan-Dà, son oeuvre de prosateur, son oeuvre, enfin, de traducteur des livres les plus importants de la littérature classique chinoise dans la langue annamite, sont indiscutablement hors de pair, et dignes de toutes les admirations. Dans ses poèmes, il a tiré de la langue annamite, si musicale en elle-même, des effets qui sont demeurés insurpassés. Aisée, fluide, ailée, la poésie de Tan-Dà Nguyễn-Khac-Hiêu a la pureté des cristaux et la délicatesse des fleurs, et la grâce s'y rencontre avec une profondeur d'humanité qui communique de poignantes émotions.

Quelques jeunes lettrés annamites de culture française se proposent de traduire cette oeuvre en français. C'est à l'un d'eux M. Nguyễn-Tiên-Lang, que nous emprunterons encore celle de deux délicats poèmes de Tan-Dà :

*Le ciel m'a fait naître, le ciel me choie, le ciel me for-  
[mera,  
Bien que je sois petite je sais bien me garder intacte (1)  
J'ai connu bien des nuits solitaires en compagnie de la  
[pluie ou de la rosée,  
Et toujours je garde ma roseur et ma pureté dont je  
[suis fière devant mes soeurs..  
Je ris de la rafale de vent printanier qui, avec rage,  
[souffle sur moi,  
Mais je m'apitoie quand le papillon blanc, voltigeant,  
[montre qu'il me désire.  
Humain qui m'aimez, ne cherchez pas à me toucher,  
Du contact de votre main, je crains de garder de la  
[poussière... »  
Dans l'étang qu'est-il de plus beau que la fleur de lotus?  
En voici une qui éclôt avant toutes les autres.  
A la surface de l'eau, au pied des nuages, cette femi-  
[nine beauté, comme exilée...  
Calice vert, corolle blanche, et au coeur, des étamines  
[jaunes.  
Bourdonnant, s'envole à l'entour l'essaim des papil-  
[lons,  
Tandis qu'au loin lentement, rame une barque solitaire.  
C'en est fait, voici qu'elle s'est ouverte, ta beauté, ô  
[fleur, et tu ne peux plus te refermer...  
Et tu sembles, pudique, craindre encore que tes soeurs  
[te jalouent!...  
X. F.*

1841-1941

## LE CENTENAIRE DU COMPOSITEUR TCHÈQUE ANTHONIN DVORAK

M<sup>me</sup> SARAH HILBERT

Le monde musical célèbre aujourd'hui le centenaire de la naissance du compositeur tchèque, Antonin Dvorak. Pour le peuple tchèque opprimé, cet anniversaire revêt un caractère national car nul autre compositeur, après Smetana, n'a su refléter aussi fidèlement les sentiments de sa race; sa musique repose toute entière, sur l'âme populaire de la Bohême.

Dvorak est né à Nelahozeves, petit village de Bohême; il appartenait à une modeste famille d'artisans. Tout jeune, doué d'une sensibilité musicale extraordinaire il écoute et s'imprègne des chants tour à tour nostalgiques ou gais que chantent les paysans le soir, à la campagne. Il étudie le violon, joue de l'orgue et commence sa carrière comme violoniste dans un orchestre subalterne de Prague. Prague est alors, le centre de la culture musicale. A 21 ans, Dvorak est engagé au Théâtre National; dix ans plus tard, devenu le protégé de Brams et de Li, il obtient une pension de l'Etat qui lui assure un certain bien-être. Il a déjà composé ses premières oeuvres et ne tardera pas à se faire connaître à être apprécié. A une époque où l'Europe est saturée et fatiguée de la musique de Wagner, les oeuvres de Dvorak reçoivent un accueil enthousiaste en Angleterre et en Allemagne. Il se distingue de suite des autres compositeurs de son temps, par une personnalité accusée; elle apportera dans ses inspirations cette préférence innée des chants, des chœurs du peuple tchèque. C'est grâce au génie national que ce maître compositeur a été amené à rompre avec le wagnérisme.

Pendant qu'il connaît ses premiers succès, Dvorak est nommé professeur de composition au Conservatoire de Prague; plus tard, il sera appelé aux fonctions de Directeur du Conservatoire de New-York et dirigera pendant les dernières années de sa vie, le Conservatoire de Prague. Les honneurs ne lui sont pas épargnés: docteur *honoris causa* de Cambridge et de l'Université de Prague, il est nommé membre du Parlement et prend une part active à la politique de son pays.

L'oeuvre de Dvorak est abondante et diverse. Il a recueilli les harmonies du passé d'un pays aurolé de gloire et de souffrances, telles qu'elles jaillissaient du sol et les a enrobé des formes les plus variées: symphonies, compositions de musique de chambre, concertos, cantates, oratorios, danses, rhapsodies, opéras, toutes les expressions musicales l'ont attiré. Il a su mettre au service de l'inspiration populaire, un instinct de l'orchestre, une science de l'instrumentation, absolument parfaits.

Cette spontanéité, cet optimisme, cette jeunesse ardente, nous les trouvons, dans ses premières oeuvres: «les danses slaves» très simples, d'une simplicité savoureuse, inimitable, qui est le secret des grands artistes. Ces «danses slaves», si mobiles et vivantes, c'est toute l'histoire d'un peuple, tout un chant, toute une sensibilité; composées sous forme d'esquisses, pour le piano, Dvorak leur donne un puissant relief en les transposant plus tard pour l'orchestre.

Ses symphonies le rapprochent une fois de plus de l'âme profonde de son pays. D'une structure intelligemment traditionnelle, elles sont ornées de motifs nationaux, aux tons purs et lumineux; au lieu du scherzo habituel, il introduit le «furiante» une danse paysanne tchèque, pleine de mouvement et de vitalité qui s'alimente d'un dynamisme irrésistible.

En Bohême, il fut le premier à composer des oratorios. Son «Stabat mater» ses «chants bibliques» d'une émotion recueillie, sont les bijoux de musique religieuse.

Attiré par le théâtre, Dvorak a écrit une oeuvre lyrique d'importance. «Dimitrij» un opéra de grande envergure au caractère pathétique et solennel, «Rusalka» sujet pittoresque, inspiré des contes slaves, pour ne citer que deux des oeuvres les plus appréciées.

Le rayonnement de la musique de Dvorak s'est répandu dans le monde entier. Pour les Tchèques, particulièrement, cette musique est celle que l'on emporte à ses bottes, à travers le monde, comme un peu de la bonne terre de son pays. Ainsi, Dvorak est profondément national; c'est par un art national que s'affirme et s'anime la volonté de vivre d'un peuple et les manifestations guerrières des conquêtes ne sauraient faire sombrer dans le pathos, le clair génie de la race tchèque.

SARAH HILBERT

Si notre effort vous intéresse

Soutenez-le en vous abonnant à

*la semaine égyptienne*

**Les musiciens maudits**

## LA MALADIE DE BEETHOVEN A-T-ELLE ÉTÉ NÉFASTE A SON GÉNIE?

Tout récemment, le Professeur Flessinger, médecin des hôpitaux de Paris, a fait à Bucarest une conférence sur «la maladie de Beethoven» ou plutôt «les maladies» car le génial musicien, universellement aimé et admiré, eut deux maladies: la surdité et la cirrhose du foie.

A 32 ans, Beethoven était déjà atteint de surdité, infirmité atroce pour ce musicien qui se butta à l'incompréhension de son époque et cet amoureux passionné. Il ne connut que déboires, déceptions, amours fugaces, amis superficiels; aussi se retire-t-il plus profondément dans son univers intérieur, dans sa douleur et dans son rêve. Il se met à boire et le mal qui devait l'emporter, vingt-cinq ans plus tard ne tarde pas à se manifester.

Le professeur Flessinger, suivant jour après jour, les symptômes d'oscillations et l'évolution du mal dans le foie et l'oeuvre du compositeur, a montré que les périodes d'amélioration et de dépression se reflétaient dans l'inspiration et les travaux de Beethoven.

La *IXème Symphonie* — la plus belle — n'obéissait plus à une loi de la logique et l'incomparable hymne à la jeunesse est certainement une oeuvre reprise par l'auteur dans les compositions des années où il était triomphant de santé et d'espoir. Il y a de l'anormal dans cette symphonie a constaté le conférencier, qui estime aussi qu'une période de mieux a nécessairement coïncidé avec la création du Chant sacré d'un convalescent à la divinité.

Ce jugement d'un expert rejoint certaines critiques de musicographes ou d'écrivains. M. Honegger n'a pas hésité à écrire, il y a treize ans, que Beethoven se permet parfois «des sonorités désagréables» notamment dans la *Messe en ré*, où il montre «ce qu'il peut donner de plus rebutant».

Déjà, Claude Debussy avait tourné en ridicule les développements du «Vieux Sourd». M. André Suarès a signalé sans anémisme le discours déclamatoire et boursoufflé de Beethoven, mais aucun de ces censeurs n'est allé aussi loin que M. Jean Marnold.

Selon celui-ci, Beethoven n'a pu accomplir les promesses de son génie. Il a composé de la musique de sourd, ne pouvant jamais dépasser le cercle étroit de sa subjectivité malade, pour s'élever jusqu'à la musique intégrale et à la beauté spécifique. Atrocement muré dans sa solitude d'infirme, toute évolution objective lui était interdite. A trente-deux ans son harmonie est fixée à jamais. Mais peu à peu «elle s'alourdit, se dessèche, se momifie».

A mesure qu'il vieillit, sa surdité s'aggrave, ses souffrances augmentent, il boit davantage; son écriture devient gauche et pesante, son «métier» semble se stéréotyper.

Même au sommet de son activité créatrice et déjà presque au soir de sa vie, il est toujours si peu maître de sa plume qu'il s'accuse incapable de dominer librement les prescriptions d'école et qu'il s'assujettit comme un enfant à la lettre stricte de règles pédagogiques inassimilées jadis en ses hâtifs devoirs d'élève.

Vous aviez cru jusqu'à présent que la célèbre *Messe en ré* était un chef-d'oeuvre indiscutable? Ecoutez ce qu'en dit M. Marnold:

«Nulle autre part peut-être l'inspiration de Beethoven ne fut aussi terne, aussi morne, quelconque: son harmonie, comme sa modulation, d'une banalité aussi mortelle».

On a raison de ne plus exécuter le *Moment Glorieux*, la *Résurrection de la Germanie* et *Tout est ac-*

*compli* — pièces chorales d'apparat d'une médiocrité décevante. On fait bien de ne pas tirer d'un oubli justifié la *Victoire de Wellington* ou la *Bataille de Victoria* (opus. 91), oeuvre descriptive et romantique, semée de coups de timbale et de grosse-caisse.

Le finale de la *IXème Symphonie* est émaillé de vulgarités et de «trous» harmoniques. Les *Romances* ont des longueurs assommantes. La *Pastorale* et l'*Héroïque*, elles-mêmes, présentent des thèmes d'une facilité regrettable et d'un prosaïsme fastidieux.

Ainsi donc, il nous faudrait reviser nos jugements de valeur sur Beethoven. On prétendait que sa surdité s'aggravant, le compositeur montait vers le sublime et approchait avec ses dernières oeuvres du divin. On croyait encore que l'obscurité, le romanisme, les éclairs de sublime des *quatuors* et des *sonates* de la fin étaient le signe suprême du génie. Erreur! Tout cela ne serait que «morcellement, incohérence»! A mesure qu'il approche du terme de ses maux «une sorte de mégalomanie apparaît, fermente et s'épaissit chez Beethoven. Des visions gigantesques rêvées par son génie aux abois, sa sensorialité infirme n'atteint que les dimensions».

Grandiloquence, chaos, impuissance, mégalomanie sénile, romanesque sentimental, inquiétude, sublime joutant parfois le ridicule, pathétique confinant au pathos — telle fut la rançon de la maladie de Beethoven.

Pourtant, la gloire posthume l'a placé, dans la hiérarchie des géants de la musique, avant Bach, avant Mozart, avant Haydn, avant Schumann. C'est que, par la simplicité et la noblesse de son architecture, par l'ampleur et la symétrie de ses instrumentations par sa puissante et directe émotivité, il rassasie l'éternel appétit du sublime.

«De plus, a écrit M. Emile Vuillermoz, son nom est essentiellement rassurant. Il jouit du même prestige auprès des gens qui n'entendent rien à la musique que ceux de Michel-Ange, de Rubens, de Shakespeare, de Dante ou de Corneille chez les simples privés de toute culture d'ordre plastique ou littéraire. C'est un classique, c'est-à-dire un génie breveté par les autorités universitaires, un de ceux qu'on peut admirer les yeux et les oreilles fermés, sans crainte de se tromper, tandis qu'on ne saurait au contraire les critiquer sans passer pour un béotien».

Faut-il conclure que Beethoven n'est pas un grand créateur, un musicien génial? Certes non. Le génie de l'artiste, génie, intermittent, est indiscutable et ses plus farouches critiques doivent reconnaître que la mélodie beethovienne atteint souvent à des envolées surhumaines.

Rien n'est plus cruellement émouvant que le spectacle de l'artiste en proie à l'angoisse et à la douleur dans le désert silencieux de son infirmité, fécondant son inspiration déchainée dans l'absorption de l'alcool et dans l'exaltation des sens, s'acharnant en vain à atteindre une inaccessible beauté.

Dans quelle mesure le mal a retenti sur la musique de Beethoven et la musique sur le mal?

Il semble bien que la surdité et la cirrhose ont influencé la musique beethovénienne qui, elle, n'a exercé aucune action sur les maladies, les amours déçus, la tristesse, la solitude... C'est l'homme lui-même qui accélère la ruine de sa santé, cet homme dont le génie fut trop grand pour son temps.

# L'EXPOSITION INDUSTRIELLE DE PALESTINE



On reconnaît, sur notre photo, S.E. Sir Oliver Lyttelton, Ministre d'Etat, S.E. Sir Miles Lampson, Ambassadeur de Grande-Bretagne au Caire et S.E. Sir Harold Mac Michael Haut-Commissaire britannique en Palestine. Parmi les personnalités ayant assisté à l'inauguration, se trouvait également S.E. Hussein Sirry Pacha, Président du Conseil des Ministres.

A l'Immeuble de la Sté. Immobilia, S.E. le Haut-Commissaire Britannique en Palestine a inauguré l'autre jour la première Exposition Industrielle Palestinienne organisée par le Gouvernement de Palestine en Egypte. Le Premier Ministre et des membres du Cabinet assistaient à cet événement, ainsi que l'Ambassadeur Britannique, le Commandant-en-Chef des Armées Britanniques en Orient, des hauts fonctionnaires du Palais, etc. LL.MM. le Roi et la Reine visitèrent aussi plus tard l'Exposition ainsi que S.A.R. le Prince Héritier. Cette exposition qui groupe les produits les plus marquants des industries créées en Palestine par ses habitants arabes et juifs est du plus haut intérêt et d'une incontestable portée pour raffermir les échanges commerciaux existant entre les deux pays, unis dans l'histoire par tant de liens. Nous y reviendrons longuement.



S.E. HUSSEIN SIRRY PACHA  
Président du Conseil  
visitant les divers stands de l'exposition

Retenez chez votre Libraire

**HOMMAGE A LA GRÈCE ÉTERNELLE**

paraîtra le 28 Octobre 1941

# CHRONIQUE DES LIVRES

PAUL MUNIER - *La Tragique Aventure*. J. Peyronnet & Co. Edit. Paris.

L'Indochine a longtemps été à la mode. Le roman régionaliste d'expression coloniale a fait beaucoup pour maintenir cet engouement. Nous lui devons «Fumeurs d'Opium» de Louis Boissière, «L'Annam Sanguant» d'Albert de Pourville, «Sao Van Di» et «Rafin Su Su» de Jean Ajalbert, «Les Civilisés» de Claude Farrère, «Kilomètre 83» d'Henri Daguerches, «Hiên le Maboul» et «La Barque Annamite» d'Emile Nolly, «Les Dieux Rouges» et «ThidBâ, fille d'Annam» de Jean d'Esme, «De la Rizière à la montagne» et «Du Village à la Cité» de Jean Marquet, «Dans les Replis du Dragon» et quelques autres ouvrages d'Herbert Wild. Nous lui devons aussi «Le Tracé 13» de Jean Renaud, «Les Timoniens» d'Albert Viviès, «La Favorite de 10 ans» de Makhali-Phâl et enfin «La Tragique Aventure» (J. Peyronnet & Co.), de Paul Munier.

«A quoi tend suprêmement la littérature coloniale?» se demandent Marius-Ary Leblond dans la brochure intitulée «Le Roman Colonial» qu'ils ont naguère publiée chez Vald Rasmussen. Et de répondre que «ce qui est le plus chérissable dans l'existence c'est de faire la connaissance des hommes» avec une allégresse plus capiteuse quand ce sont ceux que la solitude des longs voyages, la poésie de la mer, des rivages surprenants, des moeurs imprévues, nous ont préparés, comme par le sortilège de l'Espace, à retrouver et à aimer. Car, poursuivent-ils, là est le but du roman: nous ne le concevons comme un trait-d'union, un trait d'amour entre les humanités qui s'ignorent mais qui, si souvent, se pressentent et s'attirent.»

Il serait difficile de mieux dire. En fait, le rôle du roman régionaliste d'expression coloniale est double. Il a pour premier devoir de fixer, de façon aussi exacte que possible, non seulement l'aspect physique des dièls nouveaux qu'il s'applique à dépeindre, mais encore l'âme des indigènes qui mènent chez eux une vie qui cadre si peu avec celle de l'Europe. Par ailleurs, il est de son devoir de signaler avec le plus de pénétration possible les réactions plus ou moins violentes que la civilisation européenne fait naître chez ces indigènes qu'elle brûle de rallier à sa cause.

Point n'est besoin d'insister aujourd'hui sur un sujet dont la délicatesse mérite tous les ménagements. Il semble, du reste, que tout le monde soit désormais d'accord pour admettre qu'on ne peut bien écrire que de ce qu'on connaît bien. Cette vérité n'échappe pas à l'enfant. Il va à elle, obéissant à on ne sait quel attrait. Il sent d'instinct que les histoires des «Livres de la Jungle», par exemple, sont beaucoup plus vraies que ne le sont les prouesses accomplies par la tigresse Louison dans «Les Aventures du Capitaine Corcoran». Il faut pourtant se garder de médire plus que de raison des ouvrages d'Alfred Assolant, de Paul d'Ivoi, de Paul Boussonard et de leurs émules. Ils ont donné à notre enfance le goût de ce que Baudelaire appela un jour l'évasion et Fernand Vandérem, un peu plus tard «l'exodisme». De là que nous prenons à présent tant de plaisir aux romans régionalistes d'expression coloniale émanant d'étrangers tels que Kipling, Stevenson, Conrad, Russell, Somerset Maugham, Stefan Zweig, Louis Bromfield, Vicki Baum, Edison Marshall et Hermann Melville, ou de français tels que Pierre Mille, Claude Farrère, Randau, Delavignette, Marius-Ary Leblond, René Guillot, Jean Sermaye, Christian Nègre, Jean Marquet, Herbert Wild et Paul Munier.

M. Paul Munier avait, dans «La Tragique Aventure», un admirable sujet de roman ou de nouvelle, qui traité par Rudyard Kipling en roman ou par Pierre Mille en nouvelle, eût probablement donné un chef-d'oeuvre. Disons toutefois qu'il s'en est tiré à son hon-

neur, c'est-à-dire fort bien, et résumons de notre mieux, pour montrer les difficultés qu'il lui a fallu vaincre pour atteindre ce résultat, les principaux épisodes de ce récit qui est un récit colonial type.

Nous sommes en Indochine. On poursuit méthodiquement la pénétration et la pacification du pays conquis. Il arrive pourtant qu'on ait encore parfois à y enregistrer des coups durs. C'est l'histoire d'un de ces coups durs qui fait tout l'intérêt de «La Tragique Aventure».

Pegliasco, vieux provençal énergique, qui a découvert en courant la brousse, au cours des prospections qu'il a faites de tous côtés depuis qu'il habite l'Indochine, zinc, fer, charbon et or, nombre de mines qui ont enrichi d'autres que lui, meurt sur le bateau qui le ramène en France, mais lègue, avant de mourir, au narrateur de «La Tragique Aventure», en le laissant libre d'en faire tel usage qu'il lui plaira, un manuscrit aux péripéties les plus imprévues.

Ce manuscrit nous apprend que Pegliasco s'est lié d'amitié, quelques années auparavant, avec un jeune homme de vingt ans moins âgé que lui. Ce jeune homme, qui répond au nom de Jean Camail, le quitte à Haïphong et prend le chemin de Tri-Lè où son frère, Amédée Camail, dirige une riche et vaste plantation qu'il a réussi à mettre en valeur à force d'énergie et de travail.

Tri-Lè est une plantation située en plein Caï-Kinh, et Caï-Kinh, contrée située au nord de Hanoï, au sud-ouest de Lang-son, «est un plateau montagneux, d'accès difficile, dont le nom vient d'un homme, le caï-Kinh, pirate fameux qui y tint campagne durant des années, lors de la conquête et de la pacification.»

Amédée Camail vit à Tri-Lè, en compagnie de sa femme, une européenne, et de son frère Jean. Trois années se passent ainsi. C'est tout juste si Pagliasco reçoit deux lettres de son jeune ami, au cours de ce laps de temps. Ces deux lettres lui ont d'ailleurs paru inquiètes et vagues. Jean Camail a pris pour compagne une congai. L'étonnant en cela, c'est que c'est sa belle-soeur elle-même qui le lui avait conseillé et qui lui avait choisi sa femme. «Or, note M. Paul Munier, pour qui connaît l'immensité des préjugés de race, il y avait lieu de s'étonner. Quoi? Elle avait, cette femme mariée, amené pour son beau-frère une concubine sous son propre toit, et une Annamite, une congat. Quel mystère y avait-il là?»

Soudain, les événements se précipitent. Un matin, Pegliasco reçoit un mot de Jean Camail le priant de venir passer deux jours à Tri-Lè. La brusque invitation de Jean plonge Pegliasco dans la perplexité. Se rendra-t-il ou ne se rendra-t-il pas à cet appel de mauvais augure? Il se rappelle peu à peu que le frère de Jean jouit, on ne sait pourquoi, d'une mauvaise presse. Il est arrivé; il y a une dizaine d'années, au Tonkin, avec sa femme âgée de dix-sept ans. On les voyait à Haïphong ou à Hanoï tous les trois mois, quand ils descendaient tous deux de leur plantation de Tri-Lè, pour oublier pendant quelques jours leurs travaux de brousse. Puis, tout à coup, plus rien. Amédée Camail continue à venir passer périodiquement plus ou moins de temps à Haïphong ou à Hanoï. Mais jamais en compagnie de sa femme. Il la laisse à Tri-Lè. Ce changement d'habitude a naturellement fait jaser. On a jase de même, un peu plus tard, au sujet d'un contremaitre indigène qui avait été tué sur sa plantation. Après quoi, tout est rentré dans l'ordre. Mais tout cela incline Pagliasco à ne pas bouger d'où il est.

Il part malgré tout pour Tri-Lè et y parvient non sans peine, à la suite d'une série d'incidents qui lui paraissent tous plus néfastes les uns que les autres. On le reçoit plutôt assez froidement. Jean avoue le lendemain à son ami Pegliasco qu'il aime sa belle-soeur,

qu'il est aimé d'elle, et que son frère, qui le sent et croit ce qui n'est pas encore, ne se rend pas compte qu'il les pousse malgré eux, elle et lui, dans les bras l'un de l'autre, en les entourant d'une jalousie qui a fait naître en eux le chaste et brûlant amour qu'ils ont maintenant l'un pour l'autre.

Pegliasco montre à Jean quel est son devoir. Jean lui jure qu'il n'y faillira point. Pegliasco prend congé de son ami sur ce serment. Les jours passent et Hanoï apprend avec stupeur qu'Hoang-Vance, ancien sergent de milice révolté, profitant d'une courte absence d'Amédée Camail, a fait irruption de bon matin dans les maisons d'habitation du propriétaire de Tri-Lè, tué Thi-Nam, la petite congai du frère de celui-ci, et emmené en captivité Lucie Camail et son beau-frère.

A partir de ce moment, on n'assiste plus qu'à des coups de théâtre. Hoang-Van-Hoan réclame d'abord 60.000 piastres métalliques au gouvernement général de l'Indochine. Ce n'est qu'à cette condition, et à cette condition seule qu'il remettra en liberté Lucie Camail et son beau-frère. Encore faut-il qu'on lui verse cette somme dans le délai de quinze jours. En attendant, il se fait la main en mettant à sac le poste de Pho-Binh-Gia et en envoyant au Résident Supérieur de Hanoï la tête du garde principal Augonnet.

Nous ne croyons pas utile d'exposer en détail toutes les péripéties de ce roman d'un dramatique intense. On procède à l'arrestation de la famille de Hoang-

Van-Hoan. Cette mesure décide notre pirate à rendre aux autorités les deux pauvres loques humaines qu'il entraînait depuis des jours et des jours dans ses déplacements. On finit par apprendre, d'autre part, que l'instigateur du rapt dont ont été victimes Lucie et Jean Camail est Amédée, le propre frère de celui-ci, que Pegliasco, mù par on ne sait quel étrange pressentiment fait rouler Amédée dans un précipice, pour le punir du forfait dont il s'est rendu coupable; qu'on est obligé d'amputer Jean Camail d'un bras et de le faire rentrer en France pour l'enfermer dans un asile d'aliénés; enfin que Lucie Camail, transportée à l'hôpital de Hanoï, s'y laisse mourir d'épuisement et de dégoût pour échapper à son chagrin.

Le résumé imparfait ne peut dire l'intérêt soutenu qu'on prend à lire ce roman remarquable par son mouvement, sa véracité, son impartialité et les précieux enseignements qui se dégagent de la plupart de ses pages. Tout contribue en effet à faire de «La Tragique Aventure» un parfait roman régionaliste d'expression coloniale. Il dit ce qu'il faut dire, et il le dit bien. Mœurs, coutumes et traditions annamites contribuent à donner au récit le dynamisme qui anime ses meilleurs chapitres. Les membres du jury du Grand Prix Littéraire de l'Empire ne manqueront pas d'être de cet avis. Le roman de M. Paul Munier est en tout cas de ces ouvrages méritant de retenir leur attention.

S. S

## La Peinture

# JARÉMA ET RICHARD

## exposent à l'Atelier

Aussi, notre oeil inhabitué, inéduqué, nous ferait prendre aisément cette polychromie pour les barbouillages d'un débutant en mal d'excentricité, n'était-ce leur facture savante qui impose le respect, sans nécessairement susciter la sympathie compréhensive ou l'enthousiasme admiratif.

Jaréma doit s'attendre à être sans doute critiqué à l'aveuglette, peut-être même honni. Comme pour tout artiste d'exception, le jugement sera catégorique: il plaira ou déplaira proportionnellement au degré de culture instruisant l'intelligence et la sensibilité du critique.

Surtout ne risquez pas de dire, à première vue: — «Il n'y a point de dessin!»

Est-ce bien nécessaire? Jaréma est un peintre, donc un artiste épris de coloris harmonieux avant toute chose, et les couleurs sont là, au complet dans leurs gammes spectaculaires, comme un déploiement d'arc-

Dans le domaine artistique, les Polonais nous ont réservé, à Alexandrie, d'agréables surprises. Après leurs concerts de classe, voici un soldat, l'Aspirant-Officier Jozef Jaréma, qui nous révèle son talent de peintre.

L'Atelier a précisé que Jaréma appartient à l'Ecole des Post-Impressionnistes.

— Comme cela nous vieillit, avons-nous pensé immédiatement. L'impressionnisme date d'un demi-siècle! le post-impressionnisme vit-il encore? serait-ce donc une rétrospective?

Non, profané: Jaréma s'exprime en une technique contemporaine et sa voie est bien celle des maîtres de l'heure. Il est vrai que cette Ecole n'est pas venue figurer dans nos Salons — avec un grand S —; quant aux autres, seuls quelques esthètes possèdent un échantillonage du genre; pas plus d'un à la fois car le snobisme a de périlleuses frontières.

en-ciel, dictées par une vision précise de myope, autant que par la délicatesse de ses sentiments.

Oui, avouons que de près ses oeuvres sont des crô-

les, un empatement de mosaïques en caca-d'oies. Eloignez-vous en d'une longueur de bras, même sans fermer légèrement les paupières à la manière des femmes coulant des yeux doux, la féerie est instantanée: ces points multicolores de confetti, ces tâches byzantines, ces traits en bâvure, ont joué, comme en un kaleidoscope les petits détritres de verres colorés, pour détacher une vision tantôt précise tantôt floue, vibrante, si riche en ses nuances, aux couleurs mêmes de la vie et à l'apparence des tons qui doivent différer d'un point à l'autre. L'Ecole post-impressionniste n'est pas celle du moindre effort.

Jaréma, ce gaillard taillé en financier pour film américain, à la voix de député travailliste, ce rude soldat choisit ses teintes, comme une jeune fille un ruban, avec des délicatesses exquises. Son pinceau ne coule pas sur la toile, mais tourmente opiniâtrement la palette où il décompose ses recettes d'alchimiste à la recherche de sa matière qu'il fixe brièvement avec minutie, là, précisément où elle est appelée à figurer, comme l'instantané photographique fixe l'image fugitive, avec une sûreté de toucher remarquable. Le dessin était inexistant sur sa toile immaculée; subsidiaire, il s'est formé en cours d'oeuvre, sans effort, en l'abandonnant à l'emportement de sa verve créatrice.

Surtout, ne risquez pas de visiter son exposition en compagnie de dames. Elles ont une tendance naturelle à poétiser leurs charmes et, en se retrouvant interprétées avec sincérité, elles risqueraient de vous désorienter. Jaréma ne tient pas un institut de beauté et ne compose point d'affiches pour stars. Il aime l'apparente vérité et il l'exprime. D'autre part, il appuie sur l'esprit des êtres, de même que son accent de polonais pèse sur certaines labiales, et ses modèles féminins semblent avoir satisfait surtout ses curiosités psychologiques.

Ses modèles masculins ne protestent pas de sa recherche de la réalité plutôt que de la nouveauté. Ils les représente avec une grandeur simple. Richard, son bon

ami, portraituré avec franchise, prend l'air d'un clown en pyjama. Qu'importe, il l'a vu tel et le rend avec un réalisme tranquille, lucide, où se déchiffre tout l'être intime du modèle et le sentiment qu'il inspire à l'artiste.

Jaréma ne cherche qu'à traduire ses émotions et ses sentiments. Ses paysages ou ses natures-mortes sont senties avant d'être exécutées. Sentimental, doué pour être picturalement ému, il nous communique son actuelle nostalgie. Les «verts» semblent lui manquer en terre d'Égypte; il s'y cramponne et rend cette couleur difficile en des harmonies neuves, des accords sobres, frais de leur première impression. Dans ses fleurs vous retrouverez sa fougue soldatesque traduite en rouges violents, comme dans les jaunes sa haine, ou dans les bleus sa douceur.

Jaréma a du métier et du talent, de l'éclectisme surtout. On pourrait résumer sa valeur en ceci: *son art impeccable de choisir.*

\*\*\*

De Richard, nous connaissons la philosophie, celle même de Sénèque: «Se renouveler ou mourir». Qu'allions-nous attendre de lui cette saison? Après son pseudo-classicisme, puis ses rauques harmonies de jazz et ses primitifs, au dernier Salon il s'était posté à un carrefour dangereux et tel un pùbère qui mue, il contrôlait le ton sur lequel il devait, sans fausse note, commencer, poursuivre et achever son expression. Il semble avoir trouvé sa «voie» naturellement juste et le ton ne nous déplait pas, — au contraire.

Il est étonnant de constater une fois de plus comment il s'est affranchi aisément des liens de l'habitude d'antan, s'est trempé dans l'esprit de son temps et en celui de son ami Jaréma, en répondant aujourd'hui à l'appel véhément du post-impressionnisme qui permet de dépenser sans compter les richesses acquises et un élargissement infini en des possibilités nouvelles.



P. RICHARD: Portrait de Mlle Naghi.

Jaréma et Richard ont partagé le même atelier, les mêmes modèles, la même palette; ils figurent, comme de justice, emmêlés à la même cimaise. Ils y font mystiquement un en deux personnes, c'est comme une comptabilité en partie-double! Allez, après cela, recon-

naître la paternité de leurs oeuvres jumellées.

C'est un petit jeu très amusant d'ailleurs: De qui est cette nature-morte? Il y en a deux, presque semblables. C'est de Jaréma ou de Richard? vous avez une chance sur deux.

De qui est l'Eglise de Bardia? Il y en a deux. Mais gare, Richard n'a pas été jusqu'en Lybie.

De qui est le portrait de Madame Richard? Là, c'est plus difficile, il y en a trois.

De qui est cet admirable vase pers aux fleurs vives? Il y en a deux, presque semblables. Attention! Les deux sont de Jaréma!

A ce petit jeu vous découvrirez les différences. En Richard il y a plus de contours et de veloutés, le trait est sensiblement plus large et le pointillisme moins varié. Son mimétisme n'est pas une faiblesse, mais une force, une preuve évidente de plus de la maîtrise de son outil; le pastiche n'est un don dévolu qu'à ceux qui possèdent à fond leur métier.

Qui se ressemble s'assemble. Leur ensemble vaut d'être revu.

\*\*\*

En compagnie de Jaréma. Il a vécu plusieurs années à Paris et s'exprime sans hésitation: — J'avais à coeur d'exposer en votre beau Pays, si hospitalier, non seulement pour manifester ma foi en la continuation des grandes traditions de la peinture, en signe de défi contre ce nouvel ordre barbare cherchant à menacer les oeuvres de nos maîtres et notre liberté culturelle, mais surtout pour démontrer que mon Pays continue à s'exprimer et, davantage encore, à poursuivre son oeuvre créatrice.

— Vos maîtres inspireurs?

— Les grandes écoles françaises des deux derniers siècles, celles des Bonnard, Vuillard, Monet, Renoir, Matisse, Pissaro, Sisley, Degas et, ne l'oublions pas, Paul Cézanne ce grand reconstruteur. Mes tendances? les grands peintres du XIXème siècle, les Daubigny, Courbet, Corot, Manet pour leur passionnante vérité et parce qu'ils représentent les éléments mêmes de la culture contemporaine.

Jaréma manifeste aussi ses goûts pour Odilon Redon, les «Fauvistes», Picasso et Braque, comme pour Douanier Rousseau, Utrillo, Modigliani et Derain auxquels il s'apparente. Il ajoute: — J'ai longtemps vécu dans la contemplation de leurs oeuvres pour m'inspirer du grand problème, du mystère même de la couleur transposée.

Nous sommes devant son «Vase jaune» à la tranquillité apaisante. La lumière est mesurée. Les bleus nobles et froids contrastent sans heurt sur la chaleur du fond. C'est une symphonie organisée, disciplinée. J'ose: — La perspective...

— ...naturaliste, est vulgaire! achève-t-il. Le tableau est une surface. Faire ressortir les objets ou les personnages hors de la toile, c'est l'A.B.C. facile des débutants. Je ne confectionne pas des objets destinés à être posés sur le plancher.

Deux jeunes filles passent devant ses marines. Une dit: «Peuh! il n'y a rien, le bleu du ciel, le bleu de la mer».

L'artiste me regarde. Nous avons le même sourire de pitié.

— Ce qu'il me plaît particulièrement d'exécuter ce sont les surfaces nues; un mur aveugle par exemple. Quelle multitude de tons peuvent y figurer! C'est dans ce dénuement que j'exerce mon oeil à trouver, par réaction, les couleurs abstraites, transposées.

Richesse d'optique de ses «Fleurs à la nappe rouge», d'une opposition hardie de tons où se précise la maîtrise de l'artiste en ce qu'il dénomme le «divisionnisme», cette recherche des pigmentations lumineuses, de l'irisation.

Lumières du «Jardin de Mr. Richard»; toute l'atmosphère ramliste est là, sur quelques centimètres.

— La lumière d'Égypte! quelle splendeur écrasante et quelle légèreté difficile à rendre à cause de cette autre source violente: la réverbération.

Richard est à l'autre bout de la salle, Jaréma poursuit: — Richard m'a obligeamment admis à son studio, puis à l'Atelier. A l'accrochage il m'a offert les meilleurs emplacements. Il est torp courtois, ses oeuvres auraient dû être mieux placées, elles le méritent. Voyez-vous, je l'admire: à son âge, après ses succès, il a eu le courage de changer de technique. Il fallait son talent. Regardez, sa personnalité garde une fraîcheur surprenante, il est sur le chemin de la grande peinture et son portrait de «Mlle Naghi», «Nature Morte» en témoignent l'approche.

A Richard qui m'éloigne en me prenant par le bras, je dis: — Jaréma...

Il ne sait cabrer son élan: — Ah! il a beaucoup travaillé, acquis. Son art traduit son idéal, il l'exprime en s'abandonnant à son instinct créateur. Sa technique est riche et modeste, simple et raffinée, délicate et hardie, transparente et trouble à la fois. Ses moments d'arrêt dans la recherche et dans l'effort marquent au coin l'artiste.

Jaréma exposera au Caire.

### Au British Institute

#### AHMED FAHMI, MOHAMED SEIF EL DINE, ADHAM WANLY

Une rareté: trois bohèmes alexandrins. Trois ronds-de-cuir qui gagnent leur croûte noir-sur-blanc. C'est triste. Mais les après-midis, au lieu d'aller au café, ils se réunissent dans un studio de la rue Tewfick pour croquer des types hauts en couleur, s'aiguiser l'appétit sur les fruits de leur dîner et reprendre l'ébauche saisie le vendredi à la campagne.

Ces trois mousquetaires ont fait ensemble leurs premières armes chez le pompier Ottorino Bicchi, de triste mémoire. Leur maître eût du moins l'heur d'atténuer un peu la violence de leurs coups de pinceau et, du souvenir de sa traditionnelle bouteille de chianti 1914 avec une tranche de pastèque, il n'en reste aujourd'hui qu'une verre, solitaire, peu dangereux. Ils n'en sont pas moins demeurés animés d'une fougue juvénile et d'audacieux courage; hélas, leur force c'est

encore leur faiblesse.

J'aime leur indépendance. Ils peignent pour leur plaisir; les couleurs agrémentent leurs loisirs. Point de maîtres ni de complaisances. Ils sont désintéressés. S'ils n'ont pas la flamme vive du feu-follet de l'inspiration, ils gardent leur honnêteté en veilleuse. Leur porte est ouverte aux d'Artagnans comme aux Zoïles et l'on dit d'eux: — C'est charmant! Tout le monde n'est pas Michel-Ange ou Rembrandt, heureusement! Ils sont eux-mêmes et c'est, ici, exceptionnel.

Leurs mutuels froilli-frottas n'ont pas uniformisé leurs personnalités. L'émulation les ont émoussées.

Ahmed Fahmi, l'Aramis au masque triste, aux yeux huilés de rêves, donne la note sérieuse, parfois grave. Des études en profondeur, modèles au repos, du calme dans les bruns (*Homme saoul, le vieil ami, le bédouin lybien*).

Mohamed Seif El Dine, gros Porthos aux cheveux chignonnés, cravaté à La Vallière, vif, expansif et turbulent, a un besoin véhément d'action qu'il ne sait cabrer et se traduit en compositions mouvementées, en des échappées alertes en plein-air (*Khamsin, l'exode alexandrin*). Cyclothémique, il est inopinément atteint de fatigue et d'ennui (*La sakié, pêcheurs ramaillant leurs filets*), il exhale sa peine (*Visite au morts, portrait du Dr. Adham*). Une intéressante dualité de nature, distincte.

Adham Wanly, un Athos court sur pattes, un sac à malice. Il excelle dans la caricature, de Chamberlain à Ghandi, du duc au fœhrer, du shah au négus, il aiguise sa verve. Sa peinture en surface est celle d'un décorateur humoristique (*Don Quichotte, l'épouvan-tail*); sa *Scène de Music-Hall* et le *Retour du marché* devraient l'encourager à broser des décors pour café-conc'. L'air sérieux qu'il veut prendre parfois ne lui sied point, son naturel revient au galop, c'est un fantaisiste, un drôle.

En somme, ces trois mousquetaires ont des qualités de lumière, des techniques raisonnées, des élans périlleux, des audaces qui les font culbuter. Le temps ordonnera leurs oeuvres de mesure. Ce ne sera pas «vingt ans après».

CHARLES ZAHAR

## L'ENTREVUE DE L'ATLANTIQUE SCELLE L'AMITIÉ ANGLO-AMÉRICAINE

Ainsi que la Presse mondiale l'a rapporté le Président des Etats-Unis a rencontré «quelque part dans l'Atlantique» le Premier Ministre d'Angleterre. Voici une photo prise au cours de cet entretien historique. On reconnaît derrière MM. Roosevelt et Churchill, l'Amiral Harold Stardk, Chef des Opérations Navales et l'Amiral Ernest King, Commandant en Chef de la Flotte Américaine de l'Atlantique.



# ECHOS et NOUVELLES

## Un Message d'encouragement de la Reine Wilhelmine au Peuple Hollandais

Dans un message qu'elle a adressé par radio aux Hollandais à l'occasion de son anniversaire, la Reine Wilhelmine a exprimé sa chaleureuse appréciation du cadeau national d'un destroyer, destiné à remplacer le «Jan Van Galem» qui a trouvé une fin glorieuse dans un engagement avec une forte formation de bombardiers ennemis, près de Rotterdam, au mois de mai dernier.

Soulignant l'échec de Hitler «cet archienemi de l'humanité» à écraser l'âme des Pays-Bas après les avoir submergés et leur avoir ravi la liberté, les pillant et les réduisant à la famine, la Souveraine a déclaré:

«Après plus d'un an d'oppression les Hollandais sont plus forts et plus invincibles que jamais. Nous chantons: «Nous voulons maintenir la Hollande petite, mais fière.» Désormais, il nous faudra chanter: «Notre Hollande est fière et grande!».

«Votre courage indomptable et votre audace, votre indicible résistance ainsi que les lauriers gagnés par nos forces armées et nos marins, de même que le dévouement constant au devoir sans aucune considération personnelle — exigé de nombreux d'entre nous pour assurer la victoire, — s'imposent à l'attention de nos alliés. Oui, le monde entier est convaincu que la population de toutes les parties de notre royaume est fermement résolue à tout faire, par tous les moyens dont elle dispose, chacun aidant à la lutte du mieux qu'il peut, jusqu'à ce que la victoire soit réalisée».

Sa Majesté a conclu en exprimant sa gratitude personnelle pour les manifestations cordiales qui ont eu lieu à l'occasion de son anniversaire.

## Anniversaire d'un Grand Européen

**T. G. MASARYK**

Le 14 septembre, les Tchécoslovaques ont commémoré le 4ème anniversaire de la Thomas Garrigue Masaryk. Celui que les Tchèques considèrent comme le plus illustre fils de la Tchécoslovaquie, est né de parents humbles, le 7 mars 1850. Il fit ses études à Vienne où il devint professeur en 1878. En 1882 il occupa la chaire de philosophie à l'Université de Prague. Il fonda un parti tchèque en 1891. C'est le début de sa carrière politique.

Quand éclata la guerre de 1914 il élargit son programme sur la base de la complète destruction de l'Empire autrichien. Il visita toutes les capitales où il plaide éloquemment la cause des Alliés. En mars 1918, il se rend aux Etats-Unis, où il arrive à en convaincre le président Wilson. Comme premier résultat: le Conseil National

## Sur le Trône Impérial de l'Iran



**S.M.I. le nouveau Shah de Perse et S.M.I. l'Impératrice Fawzia**

S.M.I. le nouveau Shah de Perse est âgé de 22 ans. Il est né le 26 Octobre 1919. Il s'est marié le 15 Mars 1939 avec S.A.I. la Princesse Fawzia l'aînée des soeurs de S.M. le Roi Farouk. Le nom du nouvel Empereur d'Iran est Mohamed Riza Pahlevi.

tchécoslovaque qui s'est formé à Paris sous sa présidence est reconnu par les Alliés comme gouvernement tchécoslovaque.

En octobre 1918, debout sur les marches du Capitole à Washington, il proclame l'indépendance de la Tchécoslovaquie. De retour à son pays, il est élu président de la République et en est réélu 3 fois. En 1935 il est obligé de résilier son poste, son état de

santé ne lui permettant pas d'accomplir la tâche nécessaire. Il meurt le 14 septembre 1937 à l'âge de 87 ans.

Le président Masaryk comme philosophe, fut un rationaliste et un humaniste. Il était partisan d'éthiques pratiques, reflétant ainsi l'influence du pragmatisme anglo-saxon. Il combattait l'idéalisme philosophique des Allemands et le marxisme. Politiquement il fut un démocrate convaincu.

**A la Légation Royale de Yougoslavie**

A l'Eglise orthodoxe St. Nicolas du Caire, une Messe Solennelle a été célébrée à l'occasion de l'Anniversaire de naissance de S.M. le Roi Pierre de Yougoslavie. Les représentants diplomatiques et militaires de la Yougoslavie et des Alliés en Egypte photographiés à l'issue du service religieux.

Prefet des Cyclades. Dernièrement il était Sous-Commandant Militaire de l'île de Crète. Son épouse Dora est la fille de l'éminent homme d'Etat Deliyiorghi. Son fils, Sous-Lieutenant de Cavalerie s'est distingué par son héroïsme en Albanie et a été décoré de la Croix de guerre.

**La Majorité du Roi Pierre II à Londres**

Une cérémonie impressionnante s'est déroulée à Londres, le 16 Septembre, à la Cathédrale de Saint-Paul, à laquelle ont assisté le Roi et la Reine, le premier ministre et les membres du Cabinet britannique, à l'occasion d'un service spécial célébrant la majorité, à 18 ans, du Roi Pierre II de Yougoslavie.

La mère du Roi Pierre, le Roi et le prince héritier de Norvège, la grande-duchesse de Luxembourg, les présidents de Pologne et de la Tchécoslovaquie, et le prince Bernhard des Pays-Bas, les hauts commissaires des Dominions, les ambassadeurs étrangers et les chefs des forces alliées étaient également présents à cette cérémonie.

**La Légation Royale de Grèce**

Le Général Constantin T. Vassos, qui vient d'être Attaché à la Légation Royale de Grèce comme Conseiller Technique est le fils du Général Timoléon Vassos, qui fut Aide-de-Camp de Sa Majesté le Roi Georges Ier, et très connu pour son action patriotique à la campagne de Crète en 1897. Le Général Constantin Vassos est né en 1887 à Athènes et après de brillantes études il s'est enrôlé dans l'armée comme officier. Il suivit l'Ecole de guerre et différentes écoles militaires créées par le Général Eydoux, Chef de la mission militaire française qui réorganisa l'armée hellénique. Le Général Vassos fut Aide-de-Camp des Généraux Eydoux et Viloret et il prit part aux guerres

balkaniques 1912-13. Il fut aussi Aide-de-Camp du Prince Georges, Héritier du Trône et du Roi Alexandre. Pendant la Campagne de l'Asie Mineure il commandait un régiment de Cavalerie et se distingua à plusieurs reprises. Il fut également Aide-de-Camp de S.M. le Roi Georges II et pendant cinq ans

**A la Légation d'Espagne**

S.E. M. Carlos de Miranda Comte de Casa Real, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plenipotentiaire d'Espagne au Caire sortant du Palais d'Abdine après la cérémonie de la présentation de ses Lettres de Créance à S.M. le Roi Farouk Ier.

**Un Diplomate revient**

M. ROGER GARREAU

M. Roger Garreau qui fut au Caire, Conseiller de la Légation de France et en dernier lieu Ministre Plénipotentiaire du Gouvernement de Vichy à Bangkok était ces jours-ci de passage en Egypte où il était venu se rallier aux Forces Françaises Libres après avoir démissionné de ses hautes fonctions. Nous souhaitons la bienvenue à notre éminent ami.

\*\*\*

Avant son départ pour Londres M. Roger Garreau fut reçu dans l'intimité aux bureaux de *La Semaine Egyptienne*, où des diplomates, des intellectuels et les collaborateurs de la Revue eurent l'occasion de s'entretenir avec le distingué diplomate. Cette réception se prolongea fort tard et on emporta le meilleur souvenir.

**Une déclaration de M. Herriot**

Le Président Edouard Herriot, une des plus belles figures de la vie politique et littéraire française de cette génération a publié dans un magazine américain une déclaration d'amitié à l'égard de l'Angleterre, dont nous sommes heureux de reproduire les passages suivants:

*«Je suis convaincu que la Grande-Bretagne et la France sont deux nations complémentaires, destinées à être ensemble dans la défense de la liberté et de la justice humaine. L'Angleterre a une passion pour la liberté Rien n'est plus délicieux qu'une amitié anglaise.»*

M. Herriot a déclaré qu'il se rappellerait toujours un cas d'intégrité britannique, et qui remonte à 1914: Le Lloyds, de Londres, raconte-t-il avait assuré la Foire de Lyon contre un dé-

ficit. Le représentant du Lloyds donna à M. Herriot, alors maire de la ville, une garantie écrite au crayon pour trois millions de francs. Il n'y avait aucun contrat légal. Plusieurs désastres dont la guerre, furent cause que la foire perdit une somme importante. Lloyds envoya un représentant à M. Herriot avec un chèque. Le montant excédant de 25.000 francs la somme due, une réponse câblée de Londres indiqua: «Donnez le solde à une oeuvre de guerre française».



M. EDOUARD HERRIOT

M. Herriot conclut par ces mots:

*«Je tiens à montrer que je serai toujours lié à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.»*

**«La Marche de la Victoire»**



M. H. SOULON

Notre excellent confrère quotidien *Le Progrès Egyptien* avait ouvert en collaboration avec l'*Egyptian State Broadcasting* un concours public pour la composition des paroles fran-

çaises de la Marche du «V» sur la musique de M. Marian Hemar.

Des centaines de réponses parvinrent au jury qui retint après un laborieux examen l'envoi de notre excellent collaborateur et ami, M. H. Soulon, lecteur à la Faculté des Lettres du Caire, auquel nous présentons nos plus cordiales félicitations.

**M. Pierre Jouquet, Président du Comité National Français**

M. PIERRE JOUQUET

Pour remplacer le Baron de Benoist, nommé Délégué Général du Général de Gaulle en Egypte, M. Pierre Jouquet, vient d'être désigné comme Président du Comité National Français d'Egypte. Le Prof. Jouquet, qui est Membre de l'Institut de France et ancien Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire est un savant de réputation mondiale et *La Semaine Egyptienne* le prie de trouver ici l'expression de ses félicitations.

**La Semaine Egyptienne en Palestine**

Notre Directeur et Madame Stavrinou viennent de rentrer de Palestine où ils ont passé un mois.

Notre Directeur encore sous le charme du climat magnifique de la Palestine et de l'affabilité des habitants ne tarit pas d'éloges sur l'activité intellectuelle, scientifique, industrielle ainsi que laborieuse et idéaliste.

Il nous a dit également combien il avait été touché de la réception organisée en son honneur au «*Berger Club*» par l'Association des Journalistes de Jérusalem et au cours de laquelle le Président M. H. Zinder ainsi que M. Vilensky prirent la parole pour exalter l'effort de *La Semaine Egyptienne* dans le domaine des let-

tres et des arts tendant au rapprochement de tous les peuples.

Les orateurs profitèrent de l'occasion pour faire en la personne de M. et de Mme. Stavrinou, l'éloge de la Grèce et de l'héroïsme de ses enfants. M. Stavrinou très ému répondit en remerciant ses confrères palestiniens de l'accueil chaleureux et cordial qu'il avait partout rencontré en Palestine. Continuant il leur dit combien il était sensible de voir que le sacrifice de la Grèce est apprécié aussi haulement par eux, rappelle l'attitude des Juifs de Grèce qui tombèrent au champ d'honneur, tel le Colonel Mardochee Fizi, pour la défense de la patrie et pour la victoire de l'esprit sur la matière.

Il termina en disant que tout ce qu'il avait vu en Palestine lui inspira une sincère et profonde admiration pour l'oeuvre accomplie à ce jour et qui méritait d'être mieux connue hors des frontières de ce pays.

#### A l'Union Anglo-Egyptienne



M. ROBERT ALLASON FURNESS, C.E.B.

Notre distingué collaborateur M. R. A. Furness, C.B.E., vient d'être élu à la Présidence de l'Anglo-Egyptian Union pour l'année courante et *La Semaine Egyptienne* se fait un plaisir de l'en féliciter.

Né en 1883 le Prof. Furness étudia à Rugby et à Cambridge, puis il vint en Egypte en 1906 où il occupa diverses fonctions de confiance au sein de l'Administration Gouvernementale le culminant à celle de Chef du Bureau de la Presse au début de la guerre. Nommé en 1917 au poste de Directeur du Service des Exportations du «War Trade Department», devint en 1919 adjoint au Conseiller Financier Britannique, puis fut plus tard détaché à la Résidence, dont il fut le Secrétaire Oriental de 1923 à 1926.

Par la suite M. Furness fut Directeur de l'Egyptian State Broadcasting qu'il quitta pour les fonctions de Chef du Bureau de Presse du Gouvernement

de Palestine. Il quitta Jérusalem en 1936 pour retourner au Caire en qualité de titulaire de la Chaire de littérature anglaise à la Faculté des Lettres de l'Université Egyptienne, poste qu'il assume à ce jour. Arabisant notoire, M. Furness est un des membres les plus en vue de la colonie anglaise d'Egypte et compte d'innombrables amis au sein de tous les milieux égyptiens et européens de ce pays.

#### Lauriers

S.B. le Patriarche Christophoros a conféré à Mme Théodore Cozzika la Croix de Saint Marc de 1ère classe en reconnaissance de son activité et de sa générosité en faveur des oeuvres de bienfaisance helléniques.

Nos plus sincères félicitations pour cette distinction amplement méritée.

#### Appel

Des envois de livres en langue grecque seront reçus avec reconnaissance au Siège de la Croix Rouge Britannique, 5 Rue Borsa Guédida, Le Caire, pour les soldats hellènes au front ou convalescents dans les hôpitaux militaires.

### Deuil dans Lettres et les Arts



MARTHE OULIE

Une dépêche nous rapporte que Marthe Oulie n'est plus. Collaboratrice de «LA SEMAINE EGYPTIENNE» elle avait bien voulu trouver le temps, parmi ses multiples occupations, de nous donner de temps à autre quelques articles font appréciés de tous nos lecteurs. Cette brillante jeune femme qui était docteur ès lettres et diplômée d'archéologie avait été chargée en 1924 de mission, par l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, et avait pratiqué en Crète des fouilles qui attirèrent sur elle l'attention du monde savant. Avec une amie, elle avait parcouru la Méditerranée sur un côtre de 7 mètres de long sur 2 de large. Elle devait refaire ce voyage au long quelques années plus tard sur un yole de 11 mètres, et nous donner ses souvenirs sous le titre de «La croisière de Perlette», «Quand j'étais matelot». Elle parcourut éga-

lement la Sahara en auto et en rapporta «Bidon S» qui eut un succès considérable en librairie. Mlle Oulie était également l'auteur de fortes études sur «Le Prince de Ligne», «Les animaux dans la peinture de la Crète pré-hellénique», etc. etc.

#### Hector de Cattaut

Hector de Cattaut qui vient de mourir au Caire, sans avoir connu la consécration que méritait son talent et ses dons, était un compositeur d'une immense culture et d'un lyrisme aussi riche que délicat. La plupart de ses oeuvres sont encore inédites, mais il est à espérer que de pieuses mains les recueilleront afin qu'elles soient préservées pour la postérité, puisque, rares sont les contemporains qui eurent la joie de les entendre. Hector de Cattaut avait été, en effet, joué dans sa jeunesse à Milan, Rome, Leipzig, Paris, Alexandrie, Bruxelles, etc., mais des circonstances particulières et une extrême sensibilité l'avaient peu à peu incliné à vivre loin de toute société. Affable et accueillant, ouvert à toutes les manifestations de l'esprit, il joignait à un immense idéalisme une modestie touchant presque à l'humilité. Il a laissé, en plus de sa propre contribution au domaine de la musique, un certain nombre d'études critiques sur l'évolution de la musique au XIXème siècle, qui témoignent de son érudition et de la profondeur de ses vues dans un art où il excellait. Sa mort est une perte réelle pour les milieux intellectuels et artistiques de ce pays, au nom desquels *La Semaine Egyptienne* se fait un douloureux devoir de présenter à sa veuve, Mme L. de Cattaut, et à la famille du défunt, l'expression de sa plus vive sympathie.

### Le Sionisme en deuil

M. Menahem Ussischkin, Président du Fonds National Juif et du Comité d'Action Sioniste vient de mourir à Jérusalem dans sa 78ème année.

Le défunt qui était, avec le Dr. C. Weizman, la plus éminente personnalité juive, a joué un rôle considérable depuis un demi-siècle dans le développement de la renaissance juive en Palestine. Il jouissait d'un immense prestige, à cause de son oeuvre, de sa foi, de ses réalisations et de son courage personnel. Ses interventions aux Congrès Sionistes tenus périodiques en Europe avaient toujours un immense retentissement, aussi bien parmi ses coreligionnaires qu'au sein des milieux politiques intéressés aux affaires du Proche-Orient. Partisan convaincu d'une plus étroite collaboration judéo-arabe, il aura marqué de sa puissante empreinte les destinées de la Palestine contemporaine, pour laquelle sa mort constitue un deuil national.

### Mr. Owen Tweedy au Caire

Au moment de mettre sous presse nous apprenons que M. Owen Tweedy pendant plusieurs années chef du bureau de la presse en Palestine, vient d'être nommé au Caire au centre d'information du ministère d'Etat dont M. Lyttelton est le chef au Caire. Il sera le directeur en second de ce service.

M. Tweedy n'est pas un inconnu au Caire. Il fit partie du personnel supérieur de la résidence après la dernière guerre. Ecrivain de talent, M. Tweedy a publié de nombreux articles dans les journaux et les revues anglais.

Toute la presse de Palestine a rendu hommage à la façon dont il s'était acquitté de sa tâche durant son séjour en Palestine. Une grande réception fut offerte en son honneur par les journalistes de Palestine à la veille de son départ.

M. Tweedy sera remplacé à Jérusalem par M. Christopher Holmes, ancien correspondant de «Reuters» à Berlin et Vienne.



### ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20.000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive.

Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.

EN SOUSCRIPTION

Aux Editions de la SEMAINE EGYPTIENNE

# ZAHIRA

ou le journal d'un jeune poète égyptien

par Mtre. MAHMOUD KAMEL

Illustrations de Telmisany

Edition de Luxe  
P.T. 50

Edition Simple  
P.T. 20

**PARAITRA TRÈS PROCHAINEMENT**

Prochainement Paraîtra

aux éditions de la Semaine Egyptienne

un Numéro Spécial sous le titre

# **CONNAISSANCE DE LA GRANDE BRETAGNE**

avec une collaboration d'écrivains de talent et des nombreuses Illustrations.



**RETENEZ DANS TOUTES LES LIBRAIRIES**

## **COMPRIMÉS D'ASPIRINE, SINAPISMES, STUPEFIANTS**

par MAURIENNE

paraîtra très prochainement  
aux éditions de

Edition de luxe  
P.T. 50

*la semaine égyptienne*

Edition Ordinaire  
P.T. 20



**CONSTANTE  
FIDÈLE  
et SURE**



**P.T.  
3.5 net**

**EXCELSIOR  
GIANACLIS**